

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE A-T-ELLE ÉTÉ UTILE OU NUISIBLE AU GENRE HUMAIN

Réflexions sur le concours de Lyon 1783-1789

«Les peuples qui ont poli les autres ont été commerçants. Il n'y a que deux jours que l'Europe était sauvage; à bien des égards elle est encore barbare, et sans l'immense communication que les hommes ont les uns avec les autres, elle le serait peut-être toujours».

ABBÉ RAYNAL

Lorsque cet article paraîtra, on préparera en Europe et en Amérique le deuxième centenaire de la Révolution française.

C'est en 1789 que l'Académie de Lyon finit de recevoir les manuscrits du concours proposé par l'abbé Raynal qui invitait à réfléchir sur le thème suivant: la découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?¹, concours qui a suscité également des ré-

1 Le libellé exact de la question mise au concours est le suivant: «La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain. S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver et de les accroître? Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier? Le secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Lyon, Monsieur de la Tourette, précise que le prix consiste en une somme de 1200 livres qui sera remise à l'auteur couronné ou à son fondé de procuration. La question est posée en 1780 —nous en verrons plus avant les circonstances— et les réponses sont attendues pour 1783.

Les conditions de ce concours étaient les suivantes: «Toutes personnes de toutes nations pourront concourir pour ce prix, excepté les académiciens titulaires et les vétérans. Les auteurs ne se feront connaître ni directement ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage et ils y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leur nom et lieu de résidence.

Vu l'importance du sujet, l'Académie ne fixe aucunement l'étendue des mémoires et se contente d'inviter les auteurs à les écrire en français ou en latin. Aucun ouvrage ne sera admis au concours passé le 1^{er} février 1783. L'Académie proclamera le prix la même année de son assemblée publique, après la fête de saint Louis.

Les paquets seront adressés franco de port à Lyon à Monsieur de la Tourette, secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences...». Ces informations sont tirées de l'ouvrage de l'abbé Raynal, *Révolution de l'Amérique* (Londres 1781) pp. X-XI.

Les conditions d'anonymat du concours ayant été scrupuleusement respectées, et

ponses imprimées. Manuscrits et imprimés constituent donc un dossier grâce auquel nous montrerons comment, à l'aube de la Révolution, l'Europe se jugeait et ce qu'elle attendait des Lumières.

Des auteurs comme Joseph Mandrillon, l'abbé Genty, le marquis de Chastellux ou J.-J. O. de Meude-Monpas, d'autres, anonymes, donnent des réponses à des questions qui ne peuvent laisser indifférents ceux qui s'intéressent aux problèmes qui se posaient aux Européens du XVIIIème siècle, problèmes qui sont encore les nôtres, à savoir les responsabilités de l'Europe vis-à-vis de la colonisation et surtout celui de l'argent dans son rapport avec la liberté. Nous avons donné une grande place aux manuscrits inédits² qui nous ont paru les plus intéressants.

Lorsque l'abbé Raynal fut reçu, le 29 août 1780, à l'Académie de Lyon³, la très grande affluence obligea les membres de la société à déplacer l'ouverture de la séance dans la grande salle de l'Hôtel de ville. L'auteur de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des européens dans les deux Indes* était alors aussi célèbre que Voltaire ou Rousseau et son oeuvre connu, de 1772 à 1787, plus de 30 éditions différentes, modifiées ou augmentées. Napoléon Bonaparte affirmera être un zélé disciple de Raynal et emportera son ouvrage en Egypte. «Raynal a été avec Rousseau l'oracle de la Révolution. Les orateurs le citaient, imitaient même ses images et ses procédés de rhétorique»⁴. Ce livre, écrit Paul Janet, «eut un prodigieux succès qui n'a été égalé que par la hauteur de sa chute»⁵. Celle-ci est due au caractère «accumulatif» plus que spéculatif de l'ouvrage qui constitue un bon témoignage de la prose déclamatoire à l'époque de la

le prix n'ayant pas été décerné, les manuscrits de Lyon ont conservé leur secret: dans l'état actuel de la recherche il ne nous est donc pas possible d'identifier leurs auteurs.

Le voeu de Monsieur de la Tourette ne fut pas exaucé quant à son exigence de remise des mémoires et les derniers manuscrits acceptés portent la date d'avril 1789. En effet, le prix ne fut pas remporté bien que le concours fût proposé plusieurs fois comme nous l'apprend J.-B. Dumas dans son *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, 2 vol. (Paris 1840) p. 143.

2 L'Académie reçut 13 mémoires, tous manuscrits comme l'atteste l'annotation que porte le dernier d'entre eux «Copie du mémoire n. 13». Ils sont conservés sous la cote *Catalogue général des manuscrits et bibliothèques de France*, t. 31, p. 117.2, «6 pièces dont 12 mémoires relatifs à l'Amérique». Bien que connu —puisqu'il est cité par Edward D. Seeber, *An Anti-slavery opinion in France during the second half of the Eighteenth Century* (Londres - Baltimore - Oxford - Paris 1937) p. 155 et par Antonello Gerbi, *La disputa del Nuovo Mondo. Storia di una polemica. 1750-1900* (Milan-Naples 1955) p. 294, note— le concours de Lyon n'a donné lieu, à notre connaissance, à aucune étude.

3 Sur l'histoire de cette académie, voir Robert de Lasteyrie, *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France* (Paris 1893) t. 2, p. 586 (reprint 1972, Illinois Library Urbana). Voir également E. Reboul, 'L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon hier et aujourd'hui', in *Mémoires de l'Académie*, t. XL (Lyon 1986) pp. 3-11. Sur l'importance des Académies en France au XVIIIème siècle, on peut consulter le travail de Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux*, 2 vol. (Paris-La Haye 1978).

4 H. Wolpe, *Raynal et la machine de guerre* (Stanford University Press, 1957) p. 89. Sur l'abbé Raynal on peut voir également un récent travail de Yves Benot, *Diderot. De l'athéisme à l'anticolonialisme* (Paris 1970).

5 *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale* (Paris 1913) t. 2, p. 497.

Révolution française. Reste que ce texte est intéressant non seulement par cet esprit violent propre à son temps mais encore par sa volonté de dénoncer les crimes commis par les Européens aux Indes tout en ramenant à une «juste proportion» les critiques de la société que l'on avait faites avant et depuis Rousseau⁶.

L'*Histoire philosophique* fut lue avec un intérêt passionné tant en Amérique du Nord qu'en Europe, et le duc d'Almodovar en fit une prudente traduction en espagnol⁷. Bien évidemment tous ceux qui concouraient avaient lu l'oeuvre de Raynal car on retrouve dans l'ensemble des manuscrits des influences directes ou indirectes de cet ouvrage. De plus, par le biais du concours, l'auteur, qui ne dédaignait ni l'argent ni les honneurs, faisait également de la publicité pour son livre puisque le chapitre XV de l'édition de Genève de 1780 s'intitulait ainsi: «Réflexions sur le bien et le mal que la découverte du Nouveau Monde a fait à l'Europe». Nous incluons ce chapitre dans notre dossier⁸.

L'*Histoire philosophique*, travail collectif publié sous la signature de Raynal et dû à de nombreux auteurs parmi lesquels Diderot⁹, constitue un véritable brûlot, une «machine de guerre» contre le colonialisme sanguinaire et le régime «de l'incurie et du bon plaisir», régime que le public éclairé espérait voir disparaître rapidement grâce aux Lumières qui devaient dissiper les ténèbres de l'ignorance, du fanatisme, et contribuer à rompre les fers de la servitude. Cet ouvrage offrait d'abord au lecteur des connaissances de tous ordres —anthropologique, économique, politique— sur toutes les parties du monde grâce aux découvertes faites par les voyageurs. De celles-ci s'ensuivait naturellement une leçon de tolérance inscrite au coeur d'un grand débat commencé au XVIème siècle avec Montaigne: Qui, du sauvage ou du civilisé est le plus authentiquement homme, qui est le plus heureux des deux?

L'Europe cherche à répondre à cette question pendant tout le XVIIIème siècle et porte sur elle-même un jugement qui n'est guère univoque, nous n'en voulons pour preuve que les réflexions de l'auteur de l'article «Europe» du *Dictionnaire de Moreri*¹⁰ et de celles de Monsieur de Guibert¹¹. Le premier affirme avec complaisance que l'Europe

6 Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIème et au XVIIIème siècle* (Paris 1934) p. 391.

7 Sur cette traduction voir J. Sarrailh, *L'Espagne éclairée de la seconde moitié du XVIIIème siècle* (Paris 1954) pp. 270-271 et Antonio Truyol Serra, 'Nota sobre la versión castellana de la obra de Raynal', in *Estudios de Ciencia política y Sociología* (Madrid 1972) pp. 869-878.

8 Il faut reconnaître que, dès les premières lignes de l'*Histoire philosophique*, l'abbé Raynal pose implicitement la question qu'il mettra au concours dix ans plus tard. Après avoir souligné l'importance déterminante pour l'«espèce humaine» de la découverte du Nouveau Monde, l'abbé Raynal écrit: «Tout est changé et doit changer encore. Mais les révolutions passées et celles qui doivent suivre ont-elles été utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de vertus et de plaisirs? Peuvent-elles rendre son état meilleur ou ne feront-elles que le changer? L'Europe a fondé partout des colonies: mais connaît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder?», édition de 1773, t. I, p. 2.

9 Sur la composition de l'équipe de l'abbé Raynal, voir Wolpe, op. cit., p. 10.

10 Edition de 1759.

11 *Essai général de tactique* (Liège 1775).

l'emporte sur les trois autres parties du monde car elle abonde en toute sorte de biens. Ses peuples sont « ordinairement doux honnêtes, civilisés et très propres pour les sciences et les arts ». D'ailleurs c'est par leur adresse et leur courage qu'ils ont soumis ceux des autres parties du monde, définitivement surpassés par le génie européen. Le second est beaucoup plus réservé. Les pays qui composent cette Europe sont faibles, corrompus, divisés par des haines nationales « des intérêts illusoire de commerce ou d'ambition » et surtout des guerres qui consomment leurs forces en ne décidant jamais de leur querelles. Les nations européennes sont comparables « à des athlètes timides, couverts de plaies qui s'épuisent à s'observer et à se craindre, et s'attaquent de temps en temps »¹² et les gouvernants sont petits, mesquins et aveugles et ne comprennent pas que leur raison d'être consiste à rendre leurs sujets heureux.

Le bonheur est l'axe de référence de toute la pensée de l'époque¹³, aussi les écrivains du XVIIIème siècle s'attachent-ils à proposer des moyens moraux, politiques et économiques destinés à le découvrir tant dans l'homme que dans les institutions. Mais ce bonheur ne doit être ni égoïste ni solitaire tant il est vrai que « le genre humain n'est qu'une vaste famille subdivisée en plusieurs autres »¹⁴. Et l'abbé Raynal prédit avec assurance qu'il naîtra « des écrivains dont le raisonnement et l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures que le genre humain est plus que la patrie, ou plutôt, que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre... »¹⁵. Et d'ajouter: « Puissent tous les hommes devenus frères s'accoutumer à regarder l'univers comme une seule famille rassemblée sous les yeux d'un père commun! »¹⁶. Dans ces conditions, la souffrance de l'un hypothéquera toujours le bonheur de tous, et cette souffrance est présente partout. En Europe d'abord — guerres, misère, inégalités, despotisme — mais aussi au Nouveau Monde qui intéresse d'autant plus le philosophe des Lumières qu'il en perçoit mieux l'exploitation et le malheur aggravés par l'esclavage des nègres importés d'Afrique. On comprend alors cette imprécation de l'abbé Raynal: « Je hais, je fuis l'espèce humaine composée de victimes et de bourreaux; et si elle ne devait pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir »¹⁷.

Ainsi s'explique l'importance du sujet proposé par l'Académie de Lyon qui se souciait d'obtenir des mémoires de qualité. Sans doute parce que de tels manuscrits n'avaient pas été reçus à la date fixée par Monsieur de la Tourette en 1783, la remise en fut reportée à 1785, puis à 1787 et enfin à 1789¹⁸. Plusieurs ouvrages imprimés parurent

12 Ibid., p. XVI.

13 Sur cette question, voir R. Mauzi, *L'idée de bonheur au XVIIIème siècle* (Genève - Paris 1979).

14 Ibid., p. XXIV.

15 *Histoire philosophique*, éd. de 1781, t. 3, p. 300.

16 Ibid., t. 2, p. 350.

17 *Histoire philosophique* (édition d'Amsterdam 1778) t. 4, p. 416.

18 Cette succession d'échéances explique, selon J.-B. Dumas, que « Monsieur Myèvre, négociant à Lyon, qui avait obtenu une mention honorable au premier concours, a publié son mémoire », op. cit., p. 210. Rebuté sans doute par les reports successifs,

concernant ce sujet. Force nous est de reconnaître que ces imprimés sont dans l'ensemble plus riches et plus originaux que les manuscrits, ces derniers témoignant trop souvent d'une admiration servile à l'égard de l'auteur de la question mise au concours, ce qui entraînait des discours extrêmement voisins et parfois superposables jusque dans la formulation¹⁹. La liste des imprimés concernant le sujet est la suivante: Joseph Mandrillon, *Recherches philosophiques sur la découverte de l'Amérique ou discours sur cette question proposée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*²⁰; Abbé Genty: *Influence de la découverte de l'Amérique sur le bonheur du genre humain*²¹; Jean-François, marquis de Chastellux: *Discours sur les avantages ou les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique. Objet du prix proposé par Monsieur l'Abbé Raynal*²²; J.-J. O. de Meude-Monpas, *Réponse à la question proposée par l'abbé Reynal (sic) adressée à l'Académie de Lyon: les richesses ont toujours causé nos malheurs*²³. Les ouvrages anonymes ont pour titres: *Dissertation sur les suites de la découverte de l'Amérique par un citoyen ancien syndic de la Chambre de Commerce de Lyon*²⁴; et *Discours composé en 1788, qui a remporté le prix proposé par l'Académie française sur cette question: Quelle a été l'influence de l'Amérique sur la politique, le commerce et les moeurs de l'Europe?*²⁵. L'ensemble de ces textes, manuscrits et imprimés, constitue donc le matériau de la présente étude qui a non seulement pour objet de mettre en relief les lignes de force de tous ces écrits mais encore de souligner les divisions, voire les contradictions de penseurs qui se réclament tous des Lumières, de la raison, de la nature, de la liberté,

Monsieur Myèvre retira sans doute son manuscrit et le publia. A l'heure où nous rédigeons cet article, nous n'avons pu découvrir cette publication.

19 Sans doute est-ce la raison pour laquelle le prix ne fut pas décerné.

20 Amsterdam, 1784. Le sous-titre du livre reprend la triple question proposée par l'Académie.

21 Paris, 1787. Dans son avertissement l'abbé Genty nous apprend qu'une grande partie de ce mémoire n'est sortie de sa plume que longtemps après le terme de rigueur que l'Académie de Lyon avait fixé pour l'envoi des ouvrages destinés au concours. Il s'est donc affranchi des entraves du plan adopté par cette célèbre compagnie.

22 Londres et Paris, 1787. Cet auteur, «apprenant par les papiers publics» qu'aucun ouvrage n'avait mérité la couronne», écrit: «L'objet de ce livre étant bien moins de disputer une couronne que de traiter une belle question, j'ai pensé qu'il serait plus convenable de prendre le public pour arbitre que l'exposer l'Académie de Lyon à un nouvel examen» (p. 7).

On doit à Chastellux un autre ouvrage intitulé *De la félicité publique*, s. l., 1772, deuxième édition Amsterdam, 1778. «L'auteur s'y est proposé de prouver par l'histoire que le sort du genre humain s'est amélioré à mesure que les Lumières se sont répandues et que le bonheur général s'accroîtra à mesure qu'elles augmenteront» (P. Janet, op. cit., p. 748).

23 Paris 1788.

24 S. l., 1787.

25 Paris 1792. J.-B. Dumas, op. cit., p. 210, fait remarquer que le titre «pouvait faire supposer que l'auteur avait traité le sujet analogue mis au concours par l'Académie de Lyon, sur la proposition de l'Abbé Raynal, quelques années auparavant que l'Académie française eût reproduit la question en la restreignant; mais aucun des ouvrages envoyés à l'Académie française n'a été couronné. C'est à tort que l'auteur anonyme se pare d'un laurier qui ne lui a pas été décerné». Nous utilisons ce texte sous le titre de *Mémoire de 1792*.

de la vertu pour penser un eudémonisme universel qui entraîne nécessairement une critique des moeurs, des pratiques économiques et des institutions de la France et de l'Europe.

Tous nos auteurs sont conscients du bouleversement radical qu'a entraînée pour les trois continents la découverte de Colomb: «Depuis ce grand événement, tout a pour ainsi dire changé la face de la terre entière. Les puissances de l'Europe à qui en appartient la gloire et qui en ont recueilli le fruit, ont été surtout plus rapidement poussées vers ce changement, leur splendeur et leur forces, leur influence les unes sur les autres et les rapports qu'elles avaient entre elles n'ont plus été les mêmes. D'autres moeurs, d'autres habitudes se sont succédées parmi les peuples. Tout cet ancien ordre des choses a disparu et sur les ruines s'élèvent des monuments nouveaux»²⁶. En est-il résulté plus de bonheur pour le genre humain?

Avant de répondre à la question de l'abbé Raynal, il convient d'avoir présent à l'esprit l'intérêt passionné que suscite l'Amérique chez les auteurs français tout au long du siècle, et particulièrement à partir de 1775, date de la Révolution des Anglo-américains qui provoque un grand espoir de liberté chez nos auteurs qui se veulent tous «philosophes des Lumières». L'Amérique, où l'on trouve à la fois le malheur —Indiens asservis, nègres sous les fers— mais qui est aussi le lieu de l'espérance et du bonheur incarné par un jeune peuple capable, par sa vertu, de régénérer le genre humain, oblige à une réflexion qui se rapporte à la fois au passé et au futur.

Pour établir un bilan, une balance entre les maux et les biens issus de la découverte du Nouveau Monde, les auteurs français disposent d'un matériel considérable. Outre les relations directes faites par les voyageurs contemporains, une importante bibliothèque concernant la découverte de l'Amérique est à leur disposition²⁷. De la lecture des ouvrages qui la composent se dégage un pessimisme général quant à la capacité de l'homme à comprendre ce qu'est le bonheur et à sa volonté de vouloir le vivre avant l'époque des Lumières. C'est à son aune que tout se mesure et il faut brièvement indiquer qu'il apparaît comme les retrouvailles de l'homme avec la nature, sa propre nature que la théologie a volontairement occultée pendant des siècles pour opposer l'âme au corps, pour imposer l'image d'un Dieu qui prend plaisir aux larmes et aux contritions mondaines, récompensées par une place de choix à sa droite, parmi les élus. Désormais, foin des dogmes, des croyances et des hommes abimés dans la prière et la repentance. Aux faux devoirs religieux entretenus par un clergé à qui l'ignorance profite tant, se substituent enfin les véritables injonctions de Dieu qui parle par la voix de la raison et de la nature. L'abbé Genty repousse, certes, tous les Erostrates qui veulent mettre à mort la religion et le dogme de la

²⁶ Manuscrit n. 11 (reçu en avril 1789) fol. 249-250. Toutes les citations sont retranscrites avec une orthographe moderne.

²⁷ E. G. Seeber, *op. cit.*, pp. 16-17 donne une impressionnante bibliographie. La plupart des titres sont des traductions d'ouvrages espagnols qui apparaissent en de multiples éditions à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. Bien évidemment les oeuvres de Las Casas occupent une place de choix dans les bibliothèques françaises.

Providence mais pense qu'il ne faut pas «se fatiguer dans de vaines recherches au-dessus de notre portée. Dieu, en nous donnant la raison, n'a pas voulu nous donner une intelligence semblable à la sienne, et s'il se dérobe à nos regards, il parle à nos cœurs»²⁸, et il parle même à Voltaire, comblé quand il écoute son commandement: «Sois heureux»²⁹. L'Encyclopédie, à l'article «bonheur» se garde bien de récuser la religion de Jésus-Christ qui est venu non pour «anéantir la nature mais pour la perfectionner». C'est pourquoi il ne nous faut pas renoncer à l'amour du plaisir, et le bonheur que l'homme «goûte ici bas devient pour lui le germe d'un bonheur éternel»³⁰. Plus perfidement, dans l'article «christianisme» que l'on doit selon toute vraisemblance à Diderot, on s'étonne de voir que cette confession, «en proposant aux hommes sa sublime morale, aurait un jour à se défendre du reproche de rendre les hommes malheureux dans cette vie, pour pouvoir les rendre heureux dans l'autre». De celui-ci l'on ne veut rien et l'on ne peut rien savoir; de celui-là, en revanche nous pouvons discourir; nous savons ce qu'il est: «un état tranquille, semé çà et là de quelques plaisirs qui en égayent le fond»³¹. La nature elle-même, oeuvre de Dieu, «nous fait à tous une loi de notre propre bonheur». Quoi de plus heureux alors que d'écouter ces douces injonctions qui réunissent tous les hommes dans le même désir. Montesquieu, remarque Mauzi, penseur si différent d'Holbach, affirme pourtant comme ce dernier que l'homme trouve en lui-même, à l'écoute de sa seule existence, le bonheur redoublé par le spectacle inépuisable des beautés de la nature. L'idée de nature est une idée euphorique «qui réconcilie instinct et raison; la nature permet à l'homme un bonheur qui unifie jouissance et loi morale, inclination et devoir»³². Plaisirs simples toujours à mi-chemin entre la passion et l'apathie, la réplétion et l'inanition, l'indigence et la surabondance des richesses. La médiocrité aristotélicienne retrouve de nouveaux adeptes: à vrai dire cet état a toujours eu la faveur des moralistes et des politiques³³. «Tous les biens et les joies des sens consistent dans la santé, la paix et le nécessaire; la médiocrité possède ce nécessaire»³⁴. Le bonheur est loin de toute agitation qui porte aux extrêmes; c'est un mol confort bourgeois fait d'une honnête aisance et de jouissances mesurées. Heureux les médiocres. Helvetius explique que «le malheur presque universel des hommes et des peuples» tient au «partage trop inégal des richesses» et au vertigineux contraste entre «deux classes de citoyens, l'une qui manque du nécessaire, l'autre qui regorge du superflu»³⁵.

L'inégalité parmi les hommes a été redoublée par la découverte de l'Amérique avec la surabondance des métaux précieux qui s'ensuivit.

28 Op. cit., pp. 309-310.

29 *Discours en vers sur l'homme*. De la liberté, in *Mélanges*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1961, p. 219.

30 Encyclopédie, s. v.

31 Encyclopédie, article bonheur.

32 R. Mauzi, op. cit., pp. 561 et suiv.

33 Au siècle d'or espagnol nous pouvons citer, entre autres, Mariana, *Del rey y de la institución real*, libro III, cap. XIII.

34 Encyclopédie, article médiocrité.

35 Cité par Mauzi, op. cit., p. 176.

Double malheur: pour les individus et pour les nations d'Amérique et d'Europe. Nos auteurs partagent la célèbre misération indignée de Montaigne³⁶. L'Amérique et ses richesses auraient pu être découvertes bien différemment pour le plus grand bonheur des deux continents. Presque tous les textes que nous examinons le rappellent et transforment très vite les regrets en réquisitoires contre les monarques espagnols et les conquistadors dont la cupidité a été avivée par «la politique avide et basse de Ferdinand qui a obligé Colomb a condamner les Indiens aux travaux des mines»³⁷. L'illustre navigateur est le plus souvent présenté comme une victime de l'ingratitude des monarques: «Colomb, la justice que je te rends sera pour moi un des devoirs les plus doux! Le ciel en te formant te destina à ouvrir de nouvelles routes... avec un peu plus de chances tu nous aurais enseigné à faire de ces peuples un nouveau monde d'amis»³⁸. Loin de faire un tel monde, la soif de l'or, la cruauté des Espagnols a laissé cette terre «couverte de morts et de mourants». Massacres, tortures, indigènes jetés en pâture aux chiens, travaux inhumains dans les mines sont relatés au fil des manuscrits et des imprimés: «Cortez, Pizarre, soyez à jamais l'horreur et l'exécration du genre humain... Que votre nom partage avec celui de Néron l'indignation que l'on voue aux monstres»³⁹. Aux premières violences de la conquête⁴⁰ s'ajoutent les horreurs de la servitude des Indiens, outrage fait à la nature humaine. Les vices des européens — l'alcoolisme en particulier — et l'importation d'une «maladie contagieuse échappée de l'Arabie»⁴¹ ajoutent à l'ethnocide. On n'a pas découvert le Nouveau Monde pour y porter la félicité ou puiser les moyens de se rendre meilleurs⁴². Bien au contraire, les Européens ont armé les peuples sauvages et les ont dressés les uns contre les autres⁴³. Face à ce constat qui décline toutes les figures du malheur d'un continent ravagé, les auteurs tentent de comprendre et d'expliquer afin de se soustraire à un pessimisme radical concernant la nature humaine, pessimisme qui hypothéquerait la croyance quasi générale du siècle des Lumières sur les idées de progrès et de perfectibilité de l'homme dont on doit à Turgot la doctrine⁴⁴. La découverte de l'Amérique a été prématurée dans l'histoire du développement de l'humanité, avance Mandrillon. Le siècle de

36 -Notre monde vient d'en trouver un autre... C'était un monde enfant... Combien il eut été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels! Au rebours nous sommes soumis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxe, avarice et vers toutes sortes d'inhumanités et de cruautés, à l'exemple et patron de nos moeurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercadance et de la trafique? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre...», *Essais*, livre III, chap. VI.

37 Abbé Genty, op. cit., p. 39. Voir aussi p. 211.

38 J. Mandrillon, op. cit., pp. 7-8.

39 Manuscrit n. 9 (reçu le 31 mars 1789) fol. 209.

40 J. Mandrillon cite des chiffres avancés par Las Casas, voir son ouvrage, p. 22.

41 C'est ainsi que nos auteurs nomment la variole.

42 Mandrillon, p. 6.

43 Manuscrit n. 3 (reçu le 20 février 1789), fol. 76v. Ce manuscrit est presque entièrement consacré à dénoncer les atrocités commises par les Européens en Amérique.

44 *Discours en Sorbonne*, Paris 1750.

Colomb n'était pas encore «assez éclairé» pour briser les chaînes du fanatisme et de la superstition dont l'Espagne elle-même était la victime. «C'eût été révolter tous les esprits de proposer la découverte d'un nouveau monde uniquement pour porter à des peuples nouveaux les principes d'un bonheur dont on n'avait pas idée et d'une religion dont on défigurait le caractère auguste»⁴⁵. Et l'abbé Genty de souligner à son tour l'état d'une Europe plongée dans les ténèbres de l'intolérance qui aurait dû —mais le pouvait-elle?— faire un autre usage de cette découverte, l'utiliser pour changer les esprits, mettre fin aux querelles théologiques et hâter le progrès de la raison. Mais l'Europe dédaigneuse, «plongée dans un demi-savoir», a refusé les leçons qu'elle pouvait recevoir de l'Amérique⁴⁶.

Par le biais de considérations historiques, l'auteur du mémoire n° 12⁴⁷, sans excuser ni Cortès ni Pizarre, affirme qu'ils ne sont pas plus coupables que ne le furent nos pères et que nous l'eussions été à leur place. Il présente la longue liste des sanglantes conquêtes qui ravagèrent l'Europe: que firent les Romains contre les Celtes et les Gaulois, et plus récemment les prêtres chrétiens pour canaliser l'ardeur féroce des nobles? Ils les exhortèrent à conquérir la Judée et «les Croisés, armés au nom du Dieu de paix et de miséricorde, inondèrent de sang l'Asie et une partie de l'Afrique». Cet auteur conclut, tout en n'excusant pas la barbarie: «Aucun de nous dans le XV^e siècle n'eut pu croire que des hommes qui refusaient de se faire baptiser eussent des droits à la vie et encore moins sur les terres qu'ils habitaient»⁴⁸. L'explication est à la fois spécieuse et intéressante. Spécieuse d'abord: elle se fonde bien évidemment sur l'opposition un peu courte entre les ténèbres et la lumière. Faisait-il donc si noir au XV^e siècle ou même avant? On ne trouve chez Thomas d'Aquin aucun texte qui autorise à ôter la vie pour cause d'infidélité ou qui permette l'appropriation de pays gouvernés par des souverains païens⁴⁹. Intéressante ensuite parce qu'elle relance la polémique sur le rôle du prosélytisme chrétien qui n'a pas toujours entendu les injonctions contenues dans la *Somme théologique*. On sait en effet que Montesquieu accuse ce prosélytisme d'avoir encouragé dans leurs crimes les destructeurs de l'Amérique qui se sont abrités, pour commettre leurs forfaits, derrière le prétexte dévôt de la propagation de la foi⁵⁰.

45 Ibid., p. 7.

46 Abbé Genty, op. cit., pp. 201-202. Parmi ces leçons on peut citer, selon cet auteur, l'absence d'esclavage né du despotisme, l'art de bien gouverner chez les Incas et l'art de «conquérir par la persuasion et le charme des bienfaits».

47 Reçu en avril 1787.

48 Ibid., fol. 112.

49 Sur cette question voir *Somme théologique*, II^a, II^o, question X, art. 8.

50 *De l'esprit des lois*, livre XV, chap. IV. L'abbé Raynal pousse plus avant la critique du christianisme qu'il accuse d'avoir contribué comme religion aux massacres perpétrés dans le Nouveau Monde: «Il est certain que l'exclusion que la religion chrétienne donne à tous les autres, quant à l'espérance d'une vie à venir, doit nécessairement affaiblir et même éteindre le sentiment qui nous porte à aimer nos semblables... C'est de là que les conquérants du Nouveau Monde ont inféré qu'ils pouvaient sans pitié massacrer des hommes qui n'étaient ni Européens, ni chrétiens, ni Castillans», *Histoire philosophique*, édition de 1773, t. I, p. 5.

«Immaturité de l'Europe» mais également choix des envoyés: beaucoup de nos auteurs veulent déléster l'Espagne des crimes qu'on lui impute généralement en soulignant que les conquistadors ne représentaient pas leur pays: «Espagnols, pardonnez nos reproches à vos ancêtres, ils ne vous ont transmis que leur courage, et comme nous, vous détestez leur barbarie. Que dis-je ils n'étaient pas les descendants de ces braves Castillans qui jadis défendirent leur liberté dans les forêts de l'Asturie et qui repoussèrent le Maure sous les bannières du Cid. C'était le rebut de l'Espagne, c'étaient de vils aventuriers...!»⁵¹. L'Espagne a aussi offert au monde les voix de la conscience et ici l'abbé Genty s'oppose à Montesquieu en avançant les noms de Las Casas et de Montesinos dont il rappelle la pathétique injonction et il souligne le rôle bienfaisant de la religion qui a enflammé ses ministres d'un «zèle ardent pour la cause de l'humanité»: dominicains et jésuites, selon lui, ont eu un rôle exemplaire, ils ont sauvé l'honneur de l'homme et celui de Dieu⁵². Toutefois il ne justifie pas la conduite d'autres religieux et notre abbé n'en veut pour preuve que «l'essaim prodigieux de moines qui s'abbatit sur le Nouveau Monde pour dévorer la substance des nouveaux établissements du Mexique et du Pérou»⁵³.

Mais toutes les explications, les justifications destinées à montrer la supériorité des Lumières sur la barbarie des siècles antérieurs se heurteront à un constat dressé par l'auteur du *Mémoire de 1792*: «Tandis que nous détestons les injustices et les crimes de nos pères...» ne les avons-nous pas imités «en remplaçant les races d'hommes, détruites en Amérique par d'autres races enlevées à une autre partie du monde, en flétrissant ces nouveaux habitants de l'empreinte de la propriété, en les traitant comme des instruments de culture et de vils objets de commerce, en dégradant, en profanant l'humanité»⁵⁴. Si ces droits sont bafoués, il ne peut y avoir de bonheur pour personne et c'est l'espoir dans le progrès et la raison qui est maintenant mis en question. Comment l'Europe des Lumières peut-elle juger la colonisation espagnole alors que toutes les nations qui la composent sont responsables de la servitude des nègres, de la traite qui profite tant à l'Angleterre et à la France? Ce n'est pas assez d'avoir autrefois porté le malheur dans un continent, il faut que maintenant l'Europe consomme celui de l'Afrique. La réflexion sur la découverte de l'Amérique dans son rapport avec le bonheur de l'Europe ne peut ni ne veut éviter le problème de l'esclavage. Bien au contraire la situation de l'Afrique, le sort des nègres occupent une place presque plus importante dans l'ensemble de nos textes que celle des Indiens. Les Cortès et les Pizarre ne sont plus tandis que les négriers sévissent impunément. Ne craignons pas —s'écrie l'abbé Raynal— de citer au tribunal de la lumière et de la justice éternelles les gouvernements qui tolèrent cette cruauté ou qui ne rougissent pas

51 Manuscrit n. 7 (reçu le 30 mars 1787) fol. 18' et manuscrit n. 10 (reçu le 1^{er} avril 1789) fol. 227. Ces manuscrits, quoique écrits par deux mains différentes, sont pratiquement identiques tant pour ce qui est de leur inspiration que du choix des formules rhétoriques.

52 Abbé Genty, op. cit., pp. 87 et suiv.

53 Ibid., p. 139.

54 Op. cit., p. 37.

d'en faire la base de leur puissance»⁵⁵. Presque tous nos textes sont autant d'actes d'accusation dans le procès que l'on intente à la société européenne. Nous n'examinerons pas maintenant le problème de l'esclavage mais la responsabilité de l'Europe dans cette pratique. Elle est accablante. C'est l'Europe qui suscite les guerres en Afrique pour permettre aux rois de faire des captifs qui lui seront échangés contre de l'alcool, des armes et des produits de luxe; c'est à l'Europe que l'on doit le dépeuplement de ce continent tout comme elle avait dévasté l'Amérique. En effet, «De 1450 à 1870, la traite européenne a fait entrer en Amérique 9.600.000 noirs d'Afrique... dont pour le seul XVIIIème siècle 6.000.000, soit une moyenne annuelle de 60.000»⁵⁶. L'horreur de la traite est décrite dans la plupart des textes: «Entassés dans des prisons flottantes, ces malheureux attachés à la même chaîne périssent victimes de l'infection, de la famine, de la peste ou de leur propre désespoir. Ceux qui échappent à la mort, après un triste et long voyage, sont mis une seconde fois à l'enchère et leurs maîtres les flétrissent du sceau de l'esclavage. Au lieu d'élever le nègre jusqu'à leur sphère ils énervent son âme par la crainte, ils abrutissent son esprit par la tyrannie, ils épuisent son corps par les travaux. A peine lui donnent-ils de quoi fournir à ses besoins; et quand l'amour allait suspendre un instant les douleurs du nègre, sa compagne, arrachée de ses bras, passe dans ceux de ses tyrans. Voilà le sort du malheureux que nous avons mis à la place de l'Américain massacré par nous»⁵⁷.

Le malheur du nègre a pour origine l'amour de Las Casas envers les Indiens car on sait que c'est pour les soulager qu'il proposa l'envoi des Africains en Amérique, une proposition dont il se repentit bientôt. Nos auteurs connaissent cet épisode de la colonisation et Las Casas est souvent mis en cause ou excusé⁵⁸. Aucun des auteurs que nous avons examiné ne dissocie dans ses réflexions liminaires sur le problème du bonheur l'Amérique de l'Afrique, le sort de l'Indien et celui du nègre, et tous posent la question: après avoir asservi deux continents, sommes nous plus heureux en Europe? A ce moment de leur discours la plupart des textes concluent par la négative. Et puisque tout se rapporte au bonheur, comment l'Europe pourrait-elle jouir de ses crimes lorsqu'elle sait qu'ils ne lui procurent comme avantage que le coton, le chocolat, le café, le sucre et l'indigo? Les plaisirs de la superfluité sont hors de prix pour sa bonne conscience. L'auteur du manuscrit n° 9 s'en prend à nouveau à Colomb lorsqu'il s'écrie: «Maudits soient les plaisirs qui coûtent si cher à l'homme, maudit soit celui dont la funeste habileté a levé la barrière qui depuis la naissance du monde nous séparait de l'Amérique!»⁵⁹. Presque tous les participants au concours ont lu Bernardin de Saint-Pierre qui éclaire ses contemporains sur ce que coûtent

55 *Histoire philosophique*, op. cit., édition d'Amsterdam 1773, p. 412.

56 Jean Meyer, *Les Européens et les autres de Cortès à Washington* (Paris 1975) p. 205.

57 Manuscrit n. 10, op. cit., fol. 228v.

58 Voir manuscrit n. 13 (on n'en possède qu'une copie non datée), fol. 158 et manuscrit n. 11, op. cit., fol. 253v. On peut également voir le manuscrit n. 1 du 30 mai 1788, fol. 63v.

59 Op. cit., fol. 9.

les produits de luxe venus des colonies: «Je ne sais pas si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique afin d'avoir une terre pour les planter; on dépeuple l'Afrique afin d'avoir une nation pour les cultiver... Ces belles couleurs de rose et de feu dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouatent leurs jupes; le sucre, le café, le chocolat de leurs déjeuners; le rouge dont elles relèvent leur blancheur: la main des malheureux noir a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes»⁶⁰. L'or de l'Amérique, l'ethnocide des Indiens, leur servitude puis celle des nègres déportés à seule fin de satisfaire notre goût de la frivolité manifestent à l'évidence que l'Européen est le véritable esclave de ses plaisirs inutiles; pire, qu'il se ravale au rang de l'animal dès lors qu'il conspire à l'avilissement de ses semblables: «O honte de l'humanité! L'esclavage des nègres est devenu pour nous un problème de trafic et de commerce! Nous mettons un prix à la liberté de l'homme créé à l'image de son Dieu, animé de son souffle immortel et nous ne rougissons pas, cruels que nous sommes, de le ravalier au niveau de la brute qui sert à nos plus vils besoins. O Colomb, c'est vous qui êtes la cause d'une dégradation si humiliante pour l'humanité!»⁶¹. Ainsi deux continents, par le luxe corrupteur, se revanchent sur l'Europe; et de même que la servitude abêtit l'esclave, de même le luxe asservit l'Européen et le transforme, se moquant des justes besoins que la nature nous indique par la voix de la raison. On assiste donc dans ce premier bilan à une longue dénonciation du luxe qui traverse presque tous nos écrits. Avant de l'examiner, rappelons que les récriminations contre cette hypertrophie de l'aisance raisonnable n'est pas nouvelle; elle est bien plutôt une antienne connue des historiens et des moralistes. Elle prolonge les plaintes exprimées par les penseurs du siècle d'or espagnol qui en virent et en dénoncèrent les premiers effets. Ainsi Mariana et Quevedo ont été si attentifs à la transformation de l'homme espagnol par le luxe qu'ils semblent avoir inspiré directement nombre de nos auteurs. Mariana déplore le luxe sous toutes ses formes car il énerve un peuple destiné à l'exercice des armes: «Deleites que antes no conocíamos han quebrantado... ánimos grandes e invencibles... Esto certísimo pero casi increíble. Más se gasta hoy en golosinas en una sola ciudad, más en postres y en azúcar que en tiempos de nuestros padres no se gastaba en toda España. Pues ¿y en vestidos de seda? Cuanto no se gasta oh Dios! Estando pues el cuerpo acostumbrado a los deleites ¿cómo ha de sobrellevar sin quebranto los trabajos y las fatigas?... ¿Qué puede haber ya más repugnante que el que nació para respirar el polvo de los campos de batalla esté como pollo en gallinero sin que los demás cuiden más que de cebarle y de engordarle?»⁶². Quevedo pleure lui aussi sur la vertu ancestrale gravement menacée par l'or et les plaisirs qu'il procure, un or américain qui a piégé ceux-là mêmes

60 *Voyage à l'île de France* (Paris 1773) Lettre VII.

61 Manuscrit n. 9, fol. 211.

62 Mariana, *Del rey y de la institución real*, livre II, cap. IV.

qui l'ont conquis: «...pobres, conquistamos riquezas ajenas; ricos, las mismas riquezas nos conquistamos»⁶³. Mais il y a pire: ce luxe qui transforme le spartiate en sybarite pervertit la nature même de l'homme par l'effémination, source de turpitudes sodomitiques⁶⁴.

Mais revenons à nos textes. On déplore les effets du luxe qui ont fait perdre le goût des bonnes moeurs et mépriser la vertu: le luxe est le père de la débauche, le pervertisseur de l'Europe tout entière; on se plait parfois à évoquer le moyen âge et ses valeurs car l'ambition et la soif de l'or, les jouissances énervantes se sont substituées à la noble chevalerie. La «manie des croisades» s'est perdue et au lieu de penser «au Saint Sépulcre et de rêver aux beaux yeux des dames» les idées se sont tournées vers l'or, «l'âme est sans énergie, le caractère s'émousse, la débauche remplace la galanterie, la jeunesse abandonne les exercices, l'éducation devient efféminée..., le nombre et la fécondité des mariages diminue et les femmes deviennent des Danaé: elles ne peuvent résister à la pluie d'or des modernes Jupiter»⁶⁵. Et dans un autre manuscrit qui reprend les mêmes termes et les mêmes images on peut lire: «le libertinage fut une erreur de tous les temps mais ce qui distingue le nôtre c'est la mollesse et la frivolité qui l'accompagnent. Les richesses du Potose et les superfluités du Nouveau Monde, tels que les breuvages de Circe nous ont avilis, nous ont énervés; nos officiers n'ont plus la force de voyager à cheval, le casque les écrase...»⁶⁶. L'abbé Genty, ayant gagné en 1783 le prix d'éloquence de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, fit imprimer le texte de son *Discours sur le luxe*. Dans celui-ci, il donnait libre carrière à ses imprécations contre ce mal qu'il tenait comme le signe infaillible de la décadence et le responsable des grandes maladies de l'Etat. «Le luxe, écrit-il, n'est pas seulement le signe des malheurs publics, il en devient lui-même une source inépuisable en multipliant et en reproduisant sans cesse les causes qui l'ont fait naître»⁶⁷. Bref, le luxe et son cortège de vices apparaît comme la divinité favorite de l'Europe qui lui consacre ses autels⁶⁸. Dans les imprécations contre le luxe et la luxure, l'abbé Raynal est encore un modèle⁶⁹. L'auteur du *Mémoire de 1792*, nostalgique de la grandeur des Romains, affirme à son tour que les Européens sont les victimes de leur avarice et de leurs atrocités: c'est par le luxe que l'Amérique se venge de tous les outrages qu'elle a subis⁷⁰.

Mais il n'y a pas que l'âme qui soit infectée par la découverte de l'Amérique, le corps aussi paye son tribut à ce fatal événement puisqu'une maladie honteuse a été rapportée en Europe. Il semble qu'un Dieu ven-

63 Quevedo, 'España defendida y los tiempos de ahora', in *Obras completas* (Ed. Aguilar, Madrid 1969) p. 524.

64 Ibid. L'auteur du manuscrit n. 6 (reçu en mars 1789) apostrophe ses contemporains en ces termes: «Consommateurs riches et sensuels, et vous sybarites efféminés...», fol. 12.

65 Manuscrit n. 13, fol. 32.

66 Manuscrit n. 10, fol. 234.

67 Orléans 1783, p. 33.

68 Ibid., fols. 232 et suiv.

69 Voir édition de Genève 1780, t. X, pp. 460 et suiv.

70 Op. cit., fol. 57.

geur, écrit Mandrillon, ait réservé ce fléau à notre continent pour le punir de ses crimes⁷¹. Cette peste est unanimement dénoncée car elle «se communique par les sensations les plus délicieuses que l'homme puisse éprouver et rend funeste les embrasements de l'amour»⁷². Ce mal qui devrait décourager et assagir le débauché «corrompt les sources de la vie et détruit en peu de jours le tempérament le plus vigoureux... il poursuit jusque sur les enfants les désordres de leurs pères et depuis trois siècles a éteint tant de familles en Europe»⁷³. Décidément l'Amérique coûte bien cher à l'Europe, si cher que l'auteur du manuscrit n° 13, pourtant favorable à l'émancipation des noirs, souhaite qu'on leur refuse l'entrée en Europe pour des raisons esthétiques et hygiéniques⁷⁴. Et il écrit: «Une foule de nègres que le luxe amène en Europe y ternit par son mélange avec les blancs l'éclat de cette peau qui fit prendre pour les enfants du soleil les Européens lorsqu'ils furent vomis par les vagues de l'océan sur les plages du Nouveau Monde, pour le malheur et des vainqueurs et des vaincus»⁷⁵.

Certes, la géographie, la navigation, l'astronomie et les sciences naturelles se sont développées, constatent bien des auteurs qui se récrient aussitôt, à la suite de l'abbé Raynal: «L'Europe doit au Nouveau Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains, moins robustes, moins intelligents, moins heureux?»⁷⁶. Et Mandrillon affirme que ce que nous avons gagné dans les arts et les sciences, nous l'avons perdu par notre indolence et notre frivolité⁷⁷. On peut faire état d'un seul élément véritablement positif dans les manuscrits de Lyon: la pomme de terre⁷⁸, et encore est-il discuté.

Ainsi, sur le plan de la morale, les hommes ont tout à perdre de la découverte de l'Amérique, et sur les plans économique et politique, le jugement porté sur les destins nationaux n'est guère plus favorable.

71 Op. cit., p. 39.

72 *Mémoire de 1792*, p. 50.

73 Manuscrit n. 9, fol. 213.

74 «S'il est de la justice la plus stricte d'affranchir des nègres esclaves à l'Amérique; s'il est du moins de l'humanité de diminuer le poids de leurs fers, il est de la sagesse des gouvernants qui doivent veiller au physique comme au moral des peuples d'empêcher l'entrée des nègres en Europe. Image de la force du corps et des qualités de l'âme. O toi le premier don des cieux, reine du monde, beauté dont l'homme est idolâtre, écarte les nègres de l'Europe et conserve à jamais tes précieux avantages. Repousse surtout loin de nos bords ce fléau qui, te poursuivant jusque dans les bras de l'amour, ne borne point sa fureur à te détruire dans l'objet qu'il attaque mais qui, empoisonnant les sources de la vie, l'anéantit jusque dans les générations futures... Il est de l'intérêt de toutes les nations d'arrêter les progrès de cette maladie honteuse» (fol. 54).

75 Fol. 137v.

76 Edition de Genève 1780, t. X, p. 470.

77 Op. cit., p. 86.

78 Manuscrit n. 7, fol. 194. «La vertu la plus modeste est souvent la plus riche et cette racine nourricière qui vient si bien dans tous les sols et dans tous les climats est un préservatif assuré contre les famines qui pendant tant de siècles ont désolé l'Europe». A cet éloge de la pomme de terre —que notre auteur appelle patate— et aux remerciements émus qu'il adresse à Parmentier, on oppose dans le manuscrit n. 8 (reçu le 31 mars 1789) la traditionnelle châtaigne bien suffisante pour assurer une partie importante de la subsistance en France (fol. 202).

L'or de l'Amérique est, à une exception près, l'origine du malheur de toutes les nations européennes; en effet, l'afflux des métaux précieux a fait bouillir le vieux continent d'une fièvre mercantile particulièrement préjudiciable à sa santé. Le prix des denrées augmenta considérablement sans que les salaires fussent proportionnés à cette hausse, et ce furent les plus défavorisés qui en pâtirent, ceux qui formaient la «classe indigente», selon le mot de Mandrillon⁷⁹. Nos textes précisent que l'abondance du numéraire a non seulement apauvri mais perverti une société qui voit son ordre économique bouleversé. Le règne de l'argent s'est installé avec pour conséquence immédiate la dépopulation des campagnes qui fournit aux cités «un monde d'esclaves désœuvrés qui, par oisiveté, par vanité, par mollesse abandonnèrent la bêche et le hoyau pour enterrer dans les villes leur force, leurs moeurs, leur probité... Le laboureur quitta pour un atelier le champ de ses pères et sa cabane et c'est au dépend de ses moeurs et de sa santé que les manufactures prospérèrent. Des hommes sans naissance et sans éducation mais enrichis dans le Nouveau Monde s'élevèrent au-dessus de l'antique noblesse...»⁸⁰. On assiste donc à un renversement des anciennes valeurs et le thème du monde à l'envers cher à Gracian réapparaît. Figaro l'emporte sur l'homme bien né. Les gouvernants plus avides se sont mis à rechercher l'argent pour financer leurs guerres à l'aide d'expédients dont les plus pauvres sont les victimes: papier monnaie, loteries, emprunts furent autant de facilités qui soumièrent les princes au despotisme de la finance et de ses maîtres⁸¹. On oppose d'ailleurs commerce à finance qui renvoie à des manipulations toujours très préjudiciables à l'ensemble de la nation.

L'or de l'Amérique a été une richesse fictive et momentanée car ce métal qui n'a point enrichi l'Europe a été responsable de l'accentuation des inégalités sociales: «un plus grand nombre d'hommes sont devenus les esclaves d'un plus petit nombre»⁸². Le manuscrit n° 8 prononce un véritable réquisitoire: «N'est-ce pas cette quantité d'or que

79 Op. cit., p. 46. On trouve la même idée dans le manuscrit 10, fol. 231 et dans le manuscrit n. 8, fol. 203v: «N'est-ce pas enfin cette funeste abondance de l'or qui a détruit les proportions entre le prix des denrées et celui de la main d'oeuvre et qui est cause que l'ouvrier, qui consomme autant et qui reçoit pour salaire une somme triple ou quadruple de celle qu'il gagnait il y a un siècle, ne gagne cependant pas en proportion de la valeur des choses nécessaires à ses besoins».

80 Manuscrit n. 10, fol. 233. L'abbé Raynal a également signalé le rôle néfaste des conditions de vie dans les villes et les conséquences sociales qui en découlent: «Dans les villes, l'ouvrier et l'artisan sans atelier subissent la loi des chefs avides et oisifs qui, par le privilège du monopole ont acheté au gouvernement le pouvoir de travailler l'industrie pour rien et de vendre leurs ouvrages à très haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, et par les veilles et les fatigues qu'il lui coûte, et par l'insolence d'un faste qui l'humilie et l'écrase», *Histoire philosophique*, édition de 1773, t. VI, p. 39. Toutefois, en 1774, l'abbé Raynal précisera son jugement sur l'homme au travail dans les villes lorsqu'il écrira: «A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énervier l'espèce humaine sous les toits des ateliers que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée» (t. VII, p. 169).

81 Manuscrit n. 7, fol. 189.

82 Manuscrit n. 6, fol. 12.

l'Amérique verse depuis trois siècles en Europe qui augmente de jour en jour cette inégalité déjà trop grande dans les fortunes qui met d'un côté toutes les richesses, toutes les jouissances, et de l'autre tous les besoins, toutes les privations: qui présente le spectacle affligeant de la plus excessive opulence à côté de la plus affreuse misère. N'est-ce pas l'abondance de ce métal qui a fait naître un nouvel ordre des choses, qui livre les propriétaires des fonds à la merci des propriétaires de l'argent, qui a créé des fortunes d'une nouvelle espèce qui n'exige ni peines ni travail, que ne tiennent point à l'état»⁸³. Enfin, toujours d'après cet auteur, l'or facilite les monopoles et l'usure. Bref, l'Europe a subi une suite de transformations qui a retardé l'avènement de l'heureuse médiocrité, source de tout véritable bonheur⁸⁴. Meude-Monpas va plus loin encore et souhaite la disparition de l'or: «Je n'ignore pas que la suppression du luxe nécessiterait la destruction de plusieurs manufactures, que nous aurions moins de numéraire, que le commerce même y perdrait, mais je répondrais qu'excepté la Hollande, l'Angleterre et quelques Etats peu fertiles et insulaires en outre, les habitants d'un continent peuvent se passer d'or»⁸⁵.

Que l'on considère maintenant le cas de l'Espagne qui eut à sa disposition exclusive tous les pactoles de l'Amérique. A-t-elle été plus heureuse? Bien au contraire: tous ses malheurs commencent avec ses richesses⁸⁶ puisqu'elle ne tire aucun bénéfice de cet or qui lui coûte tant⁸⁷ et qui a tant coûté aux Américains. Abusés par le brilllement des métaux précieux les Espagnols ont perdu, comme nous l'avaient déjà appris Gracian et les arbitristas, le goût de l'effort⁸⁸. Une nation noble et fière s'est transformée, selon l'abbé Genty, en un peuple fait de moines et de mendiants⁸⁹. A cette dégradation qui ne touche que l'Espagne il faut ajouter le mauvais usage que ce pays a fait de l'or américain dont il pouvait disposer⁹⁰. Charles Quint et Philippe II, selon la

83 Manuscrit n. 8, fol. 203v.

84 Rousseau a mis en musique une ode à la médiocrité et plus tard l'illustre général de la république, Lazare Carnot, l'a célébrée dans un sonnet:

«La médiocrité fait le bonheur du sage,

Le dérobe à l'envi, assure son repos,

Prévient l'ambition, annoblit les travaux

Et de l'indépendance offre le plus sûr gage.

L'opulence corrompt; elle a pour apanage

L'oisiveté, l'orgueil, et mille autres fléaux:

L'indigence avilit et produit tous les maux

L'une et l'autre toujours mènent à l'esclavage...

In *Opuscules poétiques du général L. N. M. Carnot* (Paris 1820) p. 57.

85 Manuscrit n. 2, fol. 104v.

86 «L'Espagne s'affaiblit en s'enrichissant. C'est ainsi que la providence se joue des desseins des hommes et de la prospérité des empires». Manuscrit n. 9, fol. 213.

87 Manuscrit n. 7: «Que de Castellans enterrés dans le Nouveau Monde! Combien y furent les victimes du climat et des tempêtes! Combien y périrent sous le glaive des guerres civiles!» fol. 187. Le prix exorbitant d'un or dont l'Espagne ne bénéficie pas a été perçu par de très nombreux auteurs espagnols de l'époque et en particulier par Gracian, *Criticón*, partie II, crisi III.

88 *Criticón*, partie II, crisi IX.

89 Op. cit., p. 234.

90 L'abbé Raynal, bien informé, affirme que ce sont les guerres et les expulsions des juifs et des Maures qui sont les causes réelles du déclin de l'Espagne. Selon lui

plupart des auteurs, aspiraient à la monarchie universelle et se sont servis de l'or de l'Amérique pour organiser complots et guerres sanglantes pendant près de deux siècles. C'est avec le sang et la sueur des Indiens que l'on a financé la Saint Barthélémy, affirme l'abbé Genty⁹¹; mais à l'inverse un autre auteur avance que, grâce à Colomb, l'Espagne s'est détournée de l'hégémonie européenne pour porter ses efforts vers le nouveau continent⁹². L'Espagne a donc péri sous le poids de ses conquêtes et de ses guerres incessantes financées par l'or de l'Amérique qui fut le «principe actif» de sa destruction. Mais ce même or devint une source inépuisable de vigueur pour un petit Etat qui épuisa l'Espagne: la République des Provinces-Unies. Cette nation sage, selon l'abbé Genty, sut se défier des fastes d'un luxe vain et éviter une trop grande inégalité des fortunes: «Cette république est peut-être le seul Etat qui recueille des avantages réels de la découverte de l'Amérique»⁹³. Il va sans dire que la seule Espagne n'est pas visée par nos auteurs. Le Portugal, l'Angleterre et la France ne sont pas épargnés mais on insiste davantage sur l'exemple espagnol pour montrer que son or était une puissance illusoire et néfaste. Les nations européennes n'ont pas pris exemple sur le sage modèle hollandais et les nombreuses armées, «ce luxe des gouvernements modernes», furent financées par l'or des Amériques grâce à qui on arma des mercenaires destinées à exécuter les ambitions des monarques. Les conquêtes devinrent la manie des souverains. Après avoir parlé de l'Espagne et de l'Angleterre, l'auteur du manuscrit n° 9 s'exclame: «Mais pourquoi aller chercher chez des nations étrangères des exemples que nous trouvons hélas dans notre patrie. La foudre qui a frappé la France fume encore au milieu de nos ruines et nous nous ressentirons longtemps des malheurs des deux dernières guerres: oui je dis des malheurs: si nous avons triomphé, de combien de sang nos lauriers n'ont-ils pas été teints? Nos victoires nous ont porté le dernier coup. Elles ont achevé de nous ruiner... La France éplorée languit tristement sur ses lys flétris»⁹⁴.

Les «guerres de commerce» suivant le mot de l'abbé Raynal —«guerres absurdes qui ont pour but d'augmenter un trafic qui ne peut fleurir qu'en temps de paix»⁹⁵— se succèdent car il faut intervenir sans cesse, de plus en plus loin et avec des moyens de plus en plus coûteux pour défendre possessions et colonies dont l'intérêt est fortement mis

les richesses de l'Amérique, loin d'anéantir les arts en Espagne, leur donnèrent d'abord une nouvelle impulsion: «La découverte du Nouveau Monde ranima bientôt l'industrie et le commerce. Ils augmentèrent prodigieusement l'un et l'autre sous Charles Quint et même sous Philippe II. Dans les dernières années du règne de ce prince la seule ville de Séville contenait 80.000 métiers de soie. Les draps de Ségovie passaient pour les plus beaux d'Europe. Le levant et l'Italie préféraient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. Il y avait dans le royaume une si grande activité qu'il se négociait, au rapport de Luis Valle de la Cerda, dans la seule foire de Medina, pour 150 millions d'écus en lettres de change, et ce n'était pas la place de l'Etat où il s'en négociait le plus», *Histoire philosophique*, édition de 1773, t. III, p. 404.

91 Op. cit., p. 273.

92 Manuscrit n. 9, fol. 213.

93 Abbé Genty, op. cit., p. 270.

94 Fol. 215.

95 Manuscrit n. 13, fol. 132v.

en cause par l'auteur du manuscrit n° 8. Le commerce, source de l'agitation et des guerres, eût-il pâti sans la découverte de l'Amérique? Certes pas, et l'Europe qui s'était dégagée du despotisme sacerdotal retombe dans les fers du despotisme militaire⁹⁶. Tous les princes de l'Europe veulent des découvertes, c'est une manie héritée de Colomb et de Gama, affirme l'abbé Raynal, qui voit apparaître «un fanatisme inconnu: on parcourt le monde entier pour ravager quelques îles et dépouiller quelques peuples»⁹⁷, d'où la création de marines de guerre puissantes pour escorter les convois et s'approprier de nouvelles terres. Ces vaisseaux nécessitent un nombre considérable de matelots qui ajoute à la dépopulation de l'Europe et à la perte pour l'agriculture. Ces matelots —toujours selon Raynal— êtres amphibies qui vivent à la surface des eaux et ne descendent à terre qu'un moment, sont inutiles et improductifs⁹⁸. Ils n'appartiennent à aucune nation et à force de naviguer au loin ils perdent leur esprit patriotique car «passé l'équateur, l'homme n'est ni Français, ni Anglais, ni Espagnol»⁹⁹. La force de l'empire chinois, selon Meude-Monpas¹⁰⁰, a tenu au peu de communications avec les autres peuples car le pouvoir vient moins des possessions lointaines que de la concentration du régime¹⁰¹. Cet auteur, qui affirme ne pas réclamer contre le commerce, est révolté de voir que la France, nation si riche, agit en colporteur. Tenant simpliste de la théorie des physiocrates, il pense que tout or nuit à l'agriculture et que la France doit attendre des étrangers qu'ils viennent acheter chez elle les denrées qu'elle produit; il condamne toutes les colonies: elles sont «nuisibles, nous coûtent plus qu'elles ne produisent tant par l'énorme dépense d'une marine inutile aux habitants d'un continent fertile que par la dépopulation des sujets qui périssent dans ces mêmes colonies et qui auraient été si utiles à leur patrie en vivant au milieu d'elle, au lieu d'aller chercher au bout du monde des denrées de superfluité dont les hommes se sont passés pendant des milliers de siècles et que d'ailleurs les étrangers auraient le plus grand intérêt de nous apporter eux-mêmes... N'habitons que des climats analogues à notre constitution et nous serons heu-

⁹⁶ Ibid., fol. 133.

⁹⁷ Edition de 1781, t. XV, p. 383.

⁹⁸ On retrouve très souvent dans nos mémoires cette image du «matelot amphibie». Voir Abbé Raynal, op. cit., éd. de Genève 1780, t. X, p. 475. L'abbé Raynal se contredit visiblement lorsqu'il signale ailleurs l'importance d'une «marine redoutable» pour la conservation des îles et fait l'apologie de ces mêmes marins: «C'est dans la navigation marchande qu'une nation apprend à devenir redoutable sur mer. Les matelots sont naturellement soldats. Ils bravent tous les jours les dangers de la mort; ils sont endurcis par leur métier aux fatigues du travail, aux injures du climat. Ce n'est que par l'apprentissage de la mer qu'on peut former une marine militaire. La marine marchande en est l'école; et le commerce en est la fabrique et le soutien», in t. V, p. 411 et 416-417, édition de 1773.

⁹⁹ Manuscrit n. 4, fol. 87v.

¹⁰⁰ J.-J. O. de Meude-Monpas a écrit un opuscule de 12 pages intitulé *Les richesses ont toujours causé nos malheurs* (Paris 1788). Cet écrit a été bien évidemment inspiré par le concours. L'auteur affirme en effet qu'il a fait imprimer ses réflexions non point pour obtenir le prix mais seulement pour exposer ses idées sur un sujet si important. Le manuscrit correspondant se trouve dans la liasse contenant l'ensemble des manuscrits conservés sous la cote: manuscrit n. 2 (reçu le 28 avril 1788).

¹⁰¹ Ibid., fol. 102v.

reux»¹⁰². Admirateur de l'ordre transcendant, cet auteur affirme que la découverte de l'Amérique est non seulement nuisible mais encore qu'elle s'oppose au plan du Créateur: «L'auteur de la nature ayant donné aux habitants du globe les productions propres aux climats qu'ils habitent n'est-ce pas renverser l'ordre établi que de confondre toutes les propriétés... Le père de la nature a marqué les limites qui doivent séparer les quatre parties du globe. Mais l'homme est insatiable et a voulu troubler l'ordre: il a toujours été curieux des moyens qui tendaient à sa perte»¹⁰³. Ainsi l'or, dont la soif a consommé l'Amérique, a détruit également l'Europe, énervant les hommes par le luxe, multipliant les guerres et les conquêtes, créant un mauvais commerce sans profit qui a lui-même engendré les financiers et leurs valets. L'Amérique a donc rendu à l'Europe les chaînes que celle-ci lui avait imposées. La découverte de l'Amérique est tenue par presque tous nos auteurs comme nuisible au genre humain.

Reste que le bonheur des hommes, affirme Mandrillon, «tient souvent aux choses de pur agrément et nous sommes forcés de considérer certaines productions comme faisant partie de la félicité de l'homme tant il est vrai que l'emprise de l'habitude peut devenir un besoin de première nécessité»¹⁰⁴. Ce constat peut justifier alors la deuxième et la troisième question du concours, à savoir s'il résulte des biens de la découverte et quels sont les moyens de les conserver, et si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier? Nous confondrons ces deux questions pour la commodité de notre exposé.

Ce qui touche en premier l'Europe à travers les textes que nous étudions est incontestablement le honteux trafic dont elle est responsable et qui ne l'a jamais tant enrichie qu'au XVIIIème siècle, un trafic dans lequel elle perd son âme. En effet, ce ne sont pas les seuls nègres qui souffrent; certes ils gémissent dans leurs malheurs mais celui-ci dégrade ses auteurs et tout le genre humain. Ainsi le blanc comme le nègre, à différents titres, sont les victimes de l'esclavage. Il revient à Montesquieu le mérite, même s'il a été discuté¹⁰⁵, d'avoir énoncé cette vérité dans l'*Esprit des lois*: l'esclavage «n'est pas bon par sa nature: il n'est ni utile au maître, ni à l'esclave; à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu; à celui-là parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes, qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales, qu'il devient fier, prompt, dur, colère, voluptueux, cruel»¹⁰⁶. Nombre de nos textes répètent que l'homme qui réduit son semblable en esclavage se dégrade lui-même et de plus attende à la volonté de l'Être suprême qui a fait don à l'homme du bien le plus précieux: la liberté¹⁰⁷. L'abbé Raynal écrit: «Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme, au plus atroce

102 Fol. 105-106.

103 Fol. 100v-101.

104 Op. cit., p. 51.

105 Voir Abbé Raynal, édition de 1773, t. I, p. 17: «Le Président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis»; et t. IV, p. 412-413 et Seeber, op. cit., p. 28 et suiv.

106 *De l'esprit des lois*, livre XV, chap. I.

107 Manuscrit n. 6, fol. 172.

de tous les commerces: celui des esclaves. On parle des crimes contre nature et on ne parle pas de celui-là comme le plus exécrationnel... Mais sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher resteraient incultes. Eh! Laissez-les en friche s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, et dans celui qui achète, et dans celui qui vend, et dans celui qui est vendu»¹⁰⁸. L'abbé Genty, pour sa part, s'indigne en des termes semblables: «Les lois barbares qui asservissent une espèce d'homme à une autre espèce tendent à les dégrader toutes les deux à la fois»¹⁰⁹, et il apostrophe les Anglais si fiers de leur liberté mais si coupables de tant de barbarie, oubliant qu'en France, en particulier à Nantes et à Bordeaux, on ne dédaigne pas les produits de la traite et on est peu sensible à l'ironie de Montesquieu¹¹⁰. A propos de ce texte célèbre, Wolpe, citant l'abbé Raynal, rappelle qu'un membre du Parlement, à la chambre des Communes, se déclara contre les nègres et que le plus fort de son argument fut la lecture des lignes de Montesquieu; «aucun des auditeurs ne soupçonna les véritables vues d'un écrivain si judicieux et son nom subjuga tout le Sénat britannique»¹¹¹.

A la fin du XVIIIème siècle le combat contre la servitude est loin d'être gagné. Nombreux sont les hommes de bien à se mobiliser pour combattre cette pratique¹¹². La théologie¹¹³, le profit et un hypocrite amour des noirs¹¹⁴ donnent bonne conscience aux tenants de l'esclavage. Le sort des noirs est donc au centre de toute la discussion sur le bonheur

108 Op. cit., éd. de Genève 1780, t. X, p. 475-476.

109 Op. cit., pp. 180-181.

110 «Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais: les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher si on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps noir...» *De l'esprit des lois*, livre XV, chap. 5.

111 Wolpe, op. cit., p. 157, citant l'*Histoire des deux Indes*, édition de 1781, t. VII, p. 264.

112 Voir l'ensemble des textes de cette époque en faveur de l'abolition de la traite des noirs et de l'esclavage reproduits dans *La Révolution française et l'abolition de l'esclavage. Textes et documents* (EDHIS, Paris 1968). Cette collection comprend au total 89 titres répartis en 12 volumes qui forment 4 séries.

113 A la fin du XVIIème siècle Bossuet écrit que condamner l'esclavage «ce serait non seulement condamner le droit des gens où la servitude est admise, comme il paraît par toutes les lois, mais ce serait condamner le Saint Esprit qui ordonne aux esclaves par la bouche de saint Paul de demeurer en leur état et n'oblige point leurs maîtres à les affranchir» (*Avertissement aux protestants* V, section 50 in *Oeuvres complètes*, Paris 1855, III, 542) et en 1756 le jésuite Charlevoix déclare que la servitude a été le moyen dont Dieu s'est servi pour le salut du nègre «né pour l'esclavage qui le rend plus docile aux instructions qu'on lui fait qu'il n'aurait dans sa patrie ou si transporté dans un pays étranger il eût conservé sa liberté» *Histoire du Paraguay*, édition de 1757, II, 180-181. Ces deux textes sont cités par Seeber p. 15.

114 A propos de cet hypocrite amour qui affirme que les noirs sont plus heureux déportés que chez eux, voir J. Bellon de Saint-Quentin, *Dissertation sur la traite des noirs* (s.l., 1764) et l'abbé Genty, op. cit., p. 170 qui stigmatise cette «fausse pitié qui va jusqu'à prétendre que les nègres coulaient en Amérique des jours plus heureux que dans leur patrie». Seeber consacre le chapitre III de son étude à rapporter les opinions de ceux qui défendent la légalité de l'esclavage.

des Européens qui sont nombreux à confondre le luxe et la volupté avec la félicité publique ¹¹⁵.

Les premières lignes d'un texte qui ne fait pas partie de notre dossier résumant parfaitement l'importance de l'esclavage et permettent de mieux comprendre et de mieux apprécier les réponses des concurrents au concours qui nous occupe: «De toutes nos erreurs la plus funeste à la félicité humaine est celle d'avoir toujours considéré de grandes richesses comme la réalité du bonheur; jadis la soif de l'or fit massacrer les habitants du Nouveau Monde; aujourd'hui la même cupidité nous entraîne à faire égorger une partie des peuples de l'Afrique et à leur enlever des esclaves pour cultiver l'Amérique. En sommes-nous plus heureux... L'Europe a regorgé de désirs, d'ambition, de richesses; des fortunes rapides se sont élevées sur les débris sanglants de l'espèce humaine... Des vêtements simples mais salutaires ont fait place à des modes frivoles et à des costumes ruineux; les toits paisibles de nos pères ont été renversés pour élever des bâtiments superbes... Les vrais plaisirs de l'heureuse innocence ont été dédaignés par l'orgueil ou avilis par des êtres corrompus» ¹¹⁶.

Méditer sur l'esclavage des noirs, trouver des solutions au drame qui touche l'Europe tout autant que l'Afrique est le principal souci de nos auteurs. Tous —à l'exception d'un seul— se sentent obligés de déplorer avec des effusions plus ou moins larmoyantes le sort des nègres victimes des crimes de l'Europe. Cependant, rares sont ceux qui veulent pour les esclaves une libération immédiate. Quelques auteurs préconisent en effet l'abolition sans réserve de façon explicite; ainsi le rédacteur du manuscrit n° 8 réclame «l'abolition entière de l'esclavage, même celui des nègres» ¹¹⁷ et celui du manuscrit n° 10 réclame «qu'à l'exemple du Congrès des Etats-Unis on défende l'importation des nègres, qu'à celui des Quakers de Pennsylvanie on les affranchisse» ¹¹⁸. Ceux-ci, une fois heureux et libres, n'en travailleront que mieux. Plus audacieux encore l'auteur du manuscrit n° 7 préconise la substitution de la charrue aux nègres, le développement d'une fécondité utile pour l'accroissement d'une main d'oeuvre libre et un rapprochement entre blancs et noirs par le biais de mariage entre les maîtres et les esclaves ¹¹⁹. Peu à peu

115 Abbé Raynal, édition de 1773, t. IV, p. 413.

116 Lecointe Marcillac, *Introduction aux sociétés philanthropiques et à toutes les âmes sensibles de l'ouvrage intitulé le More-lack* (Londres et Paris 1789) in *La Révolution française et l'esclavage, Textes et documents*, cit., t. III, p. ij-iii.

117 Fol. 205v.

118 Fol. 23. Beaucoup de nos auteurs, à la suite de Montesquieu et de l'abbé Raynal, saluent avec effusion l'humanité de William Penn, «le vertueux législateur qui établit la tolérance pour fondement de la société». Sur l'apologie de Penn et de son oeuvre par Raynal, voir *Histoire philosophique*, édition de 1773, t. VI, p. 166 et suiv.

119 Fol. 194. Il s'agit de mariages et non de rapports sexuels. A cet égard il est intéressant de noter que, selon Mandrillon, les mulâtres sont les fruits honteux du libertinage qui déshonore les pères et les mères: «Peut-être la philosophie permet-elle de tolérer l'union des Européens et des négresses, tous deux également émanés de la même nature et donc tous deux également doués d'une intelligence particulière à leurs besoins et à leurs devoirs sont des êtres également précieux aux yeux du Créateur; mais la morale et les lois de la société rejettent l'idée d'un commerce illicite et

il conviendrait de remplacer les nègres par des travailleurs venus de l'Ancien Monde. L'auteur du mémoire n° 8 envisage de substituer l'esclavage à la peine de mort, ce qui offrirait un nouveau type de travailleurs auquel on pourrait ajouter aussi les orphelins à charge dans les hospices¹²⁰. Enfin, le manuscrit n° 13 préconise cette autre solution: «Il est une nation industrielle, malheureuse et persécutée, qui portant après tant de générations la peine du crime de ses ancêtres, est dispersée à la surface de la terre. A l'exemple des Hollandais, que ne lui ouvre-t-on l'Amérique, que ne l'encourage-t-on pas à y passer, que ne lui donne-t-on pas de terres à cultiver, que ne lui permet-on pas d'élever des synagogues, que ne lui laisse-t-on pas gérer ainsi que le chrétien la chose publique, y attendre enfin ce Messie, l'objet de son espoir depuis tant de siècles? C'est ainsi qu'en ouvrant l'Amérique aux juifs, en y attirant des hommes de toutes les nations, on pourrait suppléer aux nègres par les blancs». Et l'auteur propose aussi —rapportant le mot de Voltaire: «Un pendu n'est bon à rien»— que l'on «change la peine de mort en esclavage perpétuel ou limité dans nos possessions d'Amérique afin de purger l'Europe des malfaiteurs et de les mettre à la place des nègres»¹²¹.

Mais si presque tous nos écrits s'accordent pour faire cesser la traite, ce n'est pas pour autant qu'ils exigent l'abolition immédiate de l'esclavage puisque nous n'avons trouvé que deux mémoires qui le demandent expressément. Après le passage obligé de la coulpe battue, des pleurs, de l'appel aux bons sentiments et aux âmes sensibles, on en revient à plus de réalisme car il n'est pas imaginable de demander aux colons de se priver de leur main d'oeuvre. Avant même de fournir des solutions qui doivent concilier la bonne conscience des européens et l'intérêt bien compris des possesseurs de nègres, il convient d'avancer avec la plus grande réserve: «Tu voudras abolir l'esclavage des nègres, je t'en supplie du fond de mon coeur. Cette révolution doit être conduite avec prudence. La raison veut que le propriétaire du nègre soit surtout consulté»¹²². Et l'auteur du *Mémoire de 1792*, après avoir mis l'Europe face à son abjection comme nous l'avons déjà vu¹²³, écrit, résumant assez bien l'état d'esprit général concernant l'esclavage des nègres: «Le crime de l'Europe est donc prouvé. Il l'est; cependant j'hésite à en

contraire à la foi conjugale: funestes dérèglements qui se transmettent de père en fils...» op. cit., pp. 37-38.

¹²⁰ Fol. 207.

¹²¹ Fol. 142 et 142v. On retrouve une même attitude à l'égard des juifs dans les manuscrits n. 7 et 10. Ces textes s'inspirent à l'évidence du célèbre passage de l'abbé Raynal à propos des juifs du Surinam où on compte «une population de 50.000 noirs et de 4.000 blancs. Parmi ces derniers des réfugiés français, des frères Moraves et surtout des juifs. Il n'est pas peut-être d'empire sur la terre où cette malheureuse nation soit si bien traitée. On ne lui a pas seulement laissé la liberté de professer sa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différends qui s'élèvent entre ses membres; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens d'avoir part à l'administration générale, de concourir au choix des magistrats publics. Tel sont les progrès de l'esprit de commerce qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion devant l'intérêt général qui doit lier les hommes», *Histoire philosophique*, édition de 1773, t. IV, pp. 543-544.

¹²² Manuscrit n. 12, fol. 179.

¹²³ Voir plus haut appel de note 54.

demander la proscription, du moins je suis incertain sur les moyens et le temps de le faire cesser... Que la traite des nègres cesse, de ce moment la culture de l'archipel américain est perdue. Que les esclaves soient affranchis, cet acte d'équité envers les Africains peut devenir un arrêt de mort contre les Européens... Que si une seule nation se détermine à ce douloureux sacrifice, sa propriété restée inculte passera en d'autres mains... Comment dans notre siècle espérer le concert des nations pour le sacrifice général d'intérêts civiques et individuels?... Ne croyons point qu'il soit impossible à l'industrie de la culture de trouver des instruments aratoires qui suppléent le travail des nègres, mais soyons prudents et modérés même dans des projets de justice et de bienfaisance»¹²⁴. Et cet auteur de demander aux partisans enthousiastes de la libération immédiate s'ils accepteraient volontiers de se priver des produits dont le prix est si révoltant; de plus, selon l'auteur de ce mémoire, n'est-il pas plus utile et urgent de soulever les chaînes de grand nombre de nos concitoyens car «il est parmi nous des esclaves sans en avoir le titre», des esclaves plus malheureux peut-être que les esclaves africains, des esclaves de la misère enchaînés par la faim à des métiers destructeurs. Et il conclut: «Gardons-nous cependant d'écarter la juste censure de ces censeurs injustes et ne fermons point l'oreille aux cris de l'humanité sur le sort affreux d'une partie de ses enfants»¹²⁵.

Il convient donc de trouver des moyens raisonnables qui concilient les appels de cette humanité gémissante et les intérêts des Européens¹²⁶ afin de pouvoir «jouir sans trouble ni remords des biens précieux attachés à la possession de nos colonies»¹²⁷. L'abolition de la traite ne peut s'envisager que si l'on adoucit le sort des nègres, et cette amélioration du traitement des esclaves doit résoudre en partie le problème de la dépopulation de l'Afrique si souventes fois dénoncé. En effet, si l'esclave est moins malheureux, il pourra laisser parler librement et agréablement ses sens que la sous-alimentation, les travaux inhumains et les châtiments odieux étouffent ou pervertissent. Ils se reproduiront en mettant fin «aux crimes sexuels qui trompent et déchirent l'ouvrage de la nature»¹²⁸. La reproduction des négresses est le souci permanent de tous nos auteurs car c'est en elle qu'ils ont mis tous leurs espoirs de faire cesser le honteux commerce des Africains. Une fois la nouvelle main d'œuvre née en Amérique garantie, il ne serait pas mauvais de faire espérer à moyen terme la liberté aux esclaves, une liberté

124 Op. cit., pp. 39-40.

125 Page 141.

126 Il faut avoir présent à l'esprit que «le commerce négrier fait partie d'un tout, mécanisme moteur d'un trafic infiniment plus important. Il est donc difficile de séparer les investissements du commerce négrier du commerce colonial tout court», in Jean Meyer, op. cit., p. 214.

127 Manuscrit n. 11, fol. 257.

128 Ibid., fol. 254. L'abbé Raynal reprend ce thème lorsqu'il écrit: «Ce ne sont pas les nègres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile pour eux-mêmes le vœu de la nature. Nous exigeons de négresses des travaux si durs avant et après leurs grossesses que le fruit n'arrive pas à terme» (édition de 1773, t. IV, pp. 406-407).

payée bien évidemment par le nègre lui-même car celui-ci a coûté son achat au colon. L'auteur du manuscrit n° 13 s'écrie: «Quant aux nègres, dois-je prouver que la liberté serait leur bonheur?... Non, une telle preuve serait un outrage»¹²⁹ mais il s'agit évidemment d'une liberté bien tempérée car ce même auteur n'entend pas qu'on les affranchisse à l'instant et sans aucune restriction «un pareil affranchissement serait un vol de propriété... J'entends par exemple que la génération suivante soit libre à l'âge où le nègre, par son travail, aura remboursé le maître des dépenses que lui coûta son enfance»¹³⁰. Rompre d'un coup les chaînes de l'esclavage serait préjudiciable pour les deux partis et à cet égard l'abbé Genty se fait l'écho direct de l'abbé Raynal¹³¹ en affirmant que les nègres sont incapables de se conduire eux-mêmes et qu'ils doivent jusqu'à vingt ans appartenir à leurs maîtres. Pendant les cinq années suivantes ils deviendront des esclaves salariés puis des travailleurs indépendants qui pourront acquérir des biens en toute propriété¹³². L'auteur du manuscrit n° 6 toujours attentif aux intérêts du blanc et du nègre, rappelle à celui-là qu'il doit faire usage de la supériorité de ses lumières pour instruire celui-ci, développer sa raison et enfin lui offrir la liberté vers 45 ans¹³³, ignorant peut-être qu'un esclave «dure» 15 ans aux Antilles et qu'il est un vieillard usé à 40 ans s'il a survécu¹³⁴. Celui du manuscrit n° 9 est plus généreux mais moins précis: quelle injustice y aurait-il à obliger les blancs à affranchir leurs esclaves: «lorsque par leurs travaux les nègres les auront dédommagés du prix qu'ils auront mis à leur liberté, ces infortunés, voyant enfin leur sort amélioré, ne se refuseraient plus à des plaisirs qui en perpétueraient leur race?... Je voudrais que tous les enfants qui naîtraient de ces mariages fussent libres dès le moment de leur naissance. Alors on verrait croître dans nos colonies des pépinières de jeunes cultivateurs qui, formés sur les exemples de leurs pères qu'ils aideraient dans leurs travaux s'attacheraient au lieu de leur naissance par l'espoir d'un juste salaire»¹³⁵. Chastellux fait preuve d'une prudence encore plus grande en rappelant le rôle bénéfique des esclaves qui cultivent l'Amérique, défrichent des terres et de ce fait les rendent plus salubres. Aussi convient-il d'abord d'améliorer le sort du nègre pour qu'il soit utile: «adoucir l'esclavage c'est travailler à le détruire. Il faut que s'établissent de meilleurs rapports entre le maître et son esclave, que le blanc perde son orgueil et le nègre son abjection» et cet auteur préconise de faire du nègre non pas d'abord un fermier ou un journalier mais un serf attaché à la glèbe; et puis, dit-il, «qu'est-ce qui empêchera que le serf noir ne soit pas affranchi comme le fut le serf européen?»¹³⁶. Mais comme le fait remar-

129 Fol. 141.

130 Fol. 141v.

131 *Histoire philosophique*, édition de 1781, t. VI, pp. 135-136.

132 Abbé Genty, op. cit., p. 336.

133 Fol. 176.

134 Jean Meyer, op. cit., p. 202.

135 Fol. 222.

136 *Discours sur les avantages et les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique objet du prix proposé par Monsieur l'abbé Raynal* (Londres et Paris 1787) pp. 57 et 58.

quer Wolpe¹³⁷, pour abjectes que nous paraissent toutes ces restrictions, elles se heurtaient encore à des préjugés bien enracinés en faveur de la traite et de l'esclavage traditionnel, elles s'opposaient à des esprits cyniques, uniquement occupés de profit que représente parfaitement l'auteur de la *Dissertation* de Lyon¹³⁸. Celui-ci, après avoir versé la lacrymule habituelle sur le sort de l'Afrique qui a le plus souffert de la découverte de l'Amérique, réprime vite sa pitié obligée et rappelle que seule la Guinée a été vraiment touchée par la dépopulation et que la Guinée n'est pas toute l'Afrique. Evoquant le célèbre passage de l'abbé Raynal¹³⁹ pour le réfuter, le négociant de Lyon affirme que le colon des Antilles a pleinement réussi à mettre en accord son intérêt et l'humanité, qu'il a adouci l'esclavage, qu'il a même offert aux nègres une case avec les meubles qui ornaient les huttes de sa patrie en toute propriété¹⁴⁰. De plus, si le maître a l'intelligence de marier son nègre, celui-ci pourra commander dans son ménage et s'il travaille bien, il pourra espérer plus tard la liberté et les droits de citoyen qu'il n'a jamais connus. Rien donc de bien grave dans cette affaire d'esclavage car, après tout, si les côtes de la Guinée ont été dépeuplées «la race noire n'est pas éteinte, elle n'est que transportée»¹⁴¹. Certes, il y a eu des morts parmi les nègres, mais parmi les blancs également et «l'Afrique a vendu ses enfants» dont le travail a fertilisé l'Amérique et dont la sueur a enrichi et peuplé l'Ancien Monde¹⁴².

On le voit, la solution au problème de l'esclavage, problème central dans les textes de notre dossier, est loin d'être univoque. Elle penche pour l'émancipation prudente et différée qui peut nous paraître lâche mais qui, répétons-le, à l'exception de la *Dissertation* de Lyon et du *Mémoire de 1792*, témoignent d'une générosité à la recherche d'un équilibre déjà destiné à ne satisfaire personne.

La bonne conscience de l'Europe, si soucieuse du problème des nègres, ne peut faire silence devant celui que posent les Indiens. On n'évoque plus les massacres qui ont suivi la découverte mais on pense des solutions destinées à améliorer leur condition. Les descendants de ceux qui échappèrent aux tueries, aux travaux épuisants des mines, ne sont pas heureux. Or avant la découverte de leur continent les Indiens jouissaient d'un bonheur qui leur était propre puisque, comme l'affirme Mandrillon, chaque peuple a sa façon d'être heureux¹⁴³. L'image du mal-

137 Op. cit., p. 156.

138 *Dissertation sur les suites de la découverte de l'Amérique par un citoyen, ancien syndic de la Chambre de Commerce de Lyon* (s.l., 1787).

139 «Mais l'armateur qui, courbé sur un comptoir, règle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée, qui examine à loisir combien chaque nègre lui coûtera de fusils à livrer pour entretenir la guerre qui lui fournit les esclaves, de chaînes de fer pour les tenir garrotés sur son vaisseau, de fouets pour les faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce nègre arrosera son habitation, si la négresse donnera plus à sa terre par les travaux de ses mains que par le travail de l'enfantement...» édition de 1773, t. IV, p. 417.

140 Page 47.

141 Ibid., p. 48.

142 Pages 86-87.

143 Op. cit., p. 70.

heureux Indien se retrouve donc souvent mais elle est toujours associée à l'affirmation de la supériorité des blancs. Certes, on a rapidement salué l'empire des Aztèques et celui des Incas, mais ils ne couvraient pas l'ensemble de l'Amérique. Les Indiens, avant l'arrivée des blancs, étaient stupides et cruels. Il buvaient, selon l'abbé Genty, dans le crâne de leurs ennemis et se régalaient de chair humaine encore palpitante¹⁴⁴. Ils n'avaient «ni industrie, ni devoirs, ni prévoyance, possédant tout et ne jouissant de rien dans leur stupide ignorance, outrageant la nature et foulant aux pieds ses richesses et ses dons»¹⁴⁵. Ils offraient même le spectacle hideux de hordes faites d'hommes réduits pour la plupart à la condition animale¹⁴⁶. L'auteur de la *Dissertation* de Lyon rappelle que les Espagnols ont exagéré la beauté de la civilisation péruvienne parce que les conquérants appartenaient «à la classe du bas peuple», incapable de juger avec discernement¹⁴⁷. Si l'Indien a été heureux, c'est donc d'un bonheur fruste, presque animal, et aucun de nos concurrents ne songe à faire l'apologie d'un bon sauvage heureux. Bien au contraire ils prennent prétexte de l'examen de la situation des Indiens pour magnifier la civilisation européenne toujours source de progrès et de perfectibilité. Le bonheur passe par la civilisation, celui du sauvage est donc un pseudo-bonheur car il est soumis aux lois de la nature. L'abbé Genty résume en ces lignes l'avis de tous: «C'est le seul amour du paradoxe et de la nouveauté qui a pu faire soutenir à quelques écrivains ingénieux que la vie sauvage était préférable à la vie sociale... L'homme sauvage est un homme imparfait»¹⁴⁸. Le retour à la nature, si cher à Rousseau, n'est désiré par aucun de nos auteurs, même par ceux-là qui pleurent sur les vertus ancestrales. Toutefois aucun de ceux qui concourent n'a l'audace de souscrire au vers célèbres de Voltaire¹⁴⁹. En revanche l'auteur de la *Dissertation* de Lyon exalte si fort la grandeur de la civilisation qu'il fait passer par pertes et profits les millions de morts indigènes épuisés par les travaux des mines auxquels il ajoute les morts blancs et les noirs, tous confondus, victimes nécessaires du nouveau peuplement de l'Amérique. Certes, l'indigène a connu la servitude, on lui a ôté ses lois mais on lui en a donné d'autres, bien préférables. Certes, on a incendié quelques villes, quelques villages et quelques huttes mais on a bâti davantage et Mexico est aujourd'hui plus beau qu'il ne le fut autrefois. Les conquérants commirent des forfaits, c'est indéniable, mais l'Éternel se trouve aujourd'hui adoré dans un pays auparavant ido-

144 Op. cit., p. 9.

145 Manuscrit n. 1, fol. 62v.

146 Manuscrit n. 11, fol. 251.

147 Page 59.

148 Op. cit., p. 12. Cet auteur, qui ne manque pas de stigmatiser les conquérants qui n'ont pas éclairé les Indiens lors de la découverte, rappelle que le meilleur service que l'on eût pu leur rendre à cette époque eût été d'augmenter la prospérité des Péruviens et d'étendre l'influence de leurs moeurs et de leur gouvernement sur un plus grand nombre de nations» (p. 26). Une même apologie de la civilisation se retrouve dans des termes presque semblables dans le manuscrit n. 10, fol 232v: «Sans la société qui rend l'homme utile à l'homme, sans les livres, sans les beaux arts, réduit à l'instinct, l'homme végéterait comme la brute».

149 Voir 'Le mondain et la Défense du mondain ou l'apologie du luxe', in *Mélanges*, cit.

lâtre¹⁵⁰. Tous les mémoires ne poussent pas si loin la satisfaction hypocrite et aveugle. L'auteur du manuscrit n° 7 refuse à donner quitus à l'Europe pour sa civilisation de l'Amérique et rappelle que les Indiens des possessions espagnoles et portugaises sont soumis aux fardeaux des corvées, à la fatigue du travail des mines, aux impôts excessifs, aux vexations journalières, bref, qu'ils subissent une tyrannie qui a succédé aux massacres de la découverte¹⁵¹. Mandrillon, pour sa part, fait remarquer que si l'agriculture en Amérique est avantageuse, elle ne profite qu'aux seuls Européens et de ce fait le travail de la terre n'a pas rendu l'Indien plus heureux¹⁵²; bien au contraire «ces malheureux Indiens sont forcés de cultiver pour d'autres des champs qui leur appartenaient anciennement»¹⁵³. Les Indiens exploités ne possèdent rien et il convient de faire cesser très vite et l'oppression et l'exploitation faite de quoi «ils sauront s'y soustraire eux-mêmes et trouver un vengeur qui fera revivre les Incas et les Montezume (sic)»¹⁵⁴. C'est pourquoi, à partir d'une réflexion sur la situation des Indiens dans les colonies, il convient de revoir les liens qui unissent les possessions américaines aux royaumes européens et cela pour le bonheur des uns et des autres.

Les sociétés coloniales doivent être émancipées de la tutelle de leurs anciens maîtres et on doit en même temps élever le statut social de l'indigène: «Pourquoi priver le créole et l'Indien des places pour lesquelles, à mérite égal, sa naissance et ses connaissances locales semblent lui assurer une juste préférence?»¹⁵⁵. Admis au rang de citoyens et devenus des cultivateurs libres, «ayant droit de faire des conventions avec ceux qui leur faisaient la loi et de mettre un prix à leur sueur, ils se livreraient avec ardeur à la culture des champs dont ils partageraient le produit»¹⁵⁶. Il faut donc que les liens politiques et économiques qui unissent l'Europe et l'Amérique se transforment radicalement. Presque tous nos auteurs en conviennent mais ne proposent pas les mêmes remèdes. Le manuscrit n° 8 préconise l'indépendance des possessions européennes en Amérique avec l'établissement de souverains, de princes qui comprendraient tout l'intérêt qu'il y a à régner sur des sujets heureux plutôt que sur des esclaves gémissants¹⁵⁷. Une autre solution, plus drastique, est proposée par l'auteur du manuscrit n° 9: «Peuples de l'Europe, écoutez donc un conseil que vous donne un ami de l'humanité, écoutez un conseil que vous donnent tous les gens de bien mais un

150 *Dissertation* de Lyon, op. cit., fol. 85 et 82. Signalons que l'auteur de cette dissertation ne met pas un instant en doute la pureté des intentions «des missionnaires zélés pour le bonheur et la gloire de l'Éternel», ce qui n'est pas le cas pour la plupart des autres auteurs qui, tout en reconnaissant les bienfaits du christianisme, formulent des réserves sur l'activité «désintéressée» de ses représentants.

151 Fol. 195.

152 Page 37.

153 Manuscrit n. 8, fol. 285.

154 Manuscrit n. 7, fol. 195. On retrouve une même réflexion sur une révolte possible des Indiens dans le manuscrit n. 8, fol. 205v.

155 Manuscrit n. 11, fol. 262v.

156 Manuscrit n. 8, fol. 205v.

157 Fol. 205v-206. L'auteur de ce manuscrit se fait peu d'illusions sur la générosité des souverains européens qui renonceraient de leur plein gré à leurs lointaines provinces.

conseil que vous ne suivrez point parce qu'une fausse politique et l'esprit d'avarice vous dominant et vous aveuglent. Rompez les funestes liens qui vous enchaînent avec l'Amérique, rendez-lui sa liberté»¹⁵⁸. On a trop longtemps considéré l'Amérique comme «une ferme de l'Europe» exploitable à merci. Il faut maintenant, pour le bonheur des Indiens comme pour celui des Européens, mettre fin à la dépendance économique qui asservit le Nouveau Monde par le biais des monopoles. En effet, les colonies modernes ont été contraintes par les métropoles dont elles dépendent à n'acheter que chez elle les objets de consommation et à ne vendre qu'à elle les productions de son sol¹⁵⁹. Les auteurs sont unanimes: la liberté du commerce sera la source qui permettra de trouver le bonheur des hommes et des nations.

Et c'est le mérite de l'auteur du manuscrit n° 9 d'avoir pensé ce que devait être un véritable commerce avec l'Amérique et non un troc qui échange la pacotille et les liqueurs fortes contre des produits précieux et des matières premières, un auteur qui, d'ailleurs, ne se leurre pas sur le caractère utopique de son voeu, à savoir «un commerce juste et avoué par l'humanité»¹⁶⁰, un commerce non pas fait par des tyrans mais organisé par des alliés et des amis qui réuniront au Nouveau Monde toutes les nations: «On verrait les pavillons français, anglais, espagnols, portugais et hollandais traverser paisiblement l'océan et entrer de compagnie dans le même port et décharger dans les mêmes magasins le superflu des richesses européennes. On verrait des commerçants de toutes les langues reposer sous le même toit sans défiance et sans autre animosité que celle que fait naître l'émulation de s'enrichir par un trafic honnête. Bientôt nous verrions une heureuse harmonie régner entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Les Américains eux-mêmes viendraient dans nos ports nous apporter leurs richesses. Le fier Iroquois et le farouche Huron, abjurant enfin la haine qu'ils avaient conçue contre tout ce qui porte le nom d'Européen, s'humaniseraient et établiraient leurs comptoirs à Paris et dans toutes les autres contrées de l'Europe. L'habitant du Canada étalerait dans nos places la riche fourrure de ses castors. Le Mexicain même, le Péruvien, le Brésilien, surpris de se voir libres et de trouver de l'humanité dans des coeurs espagnols, nous apporteraient leur or avec le fruit de leurs cocotiers et de leurs bananiers. Ils iraient à Madrid, jusque dans les galeries de l'Escorial respirer l'air de la liberté sous les yeux de leurs anciens oppresseurs. Ils parcourraient avec un plaisir secret mêlé d'amertume ces lieux d'où l'Espagne leur envoyait des chaînes et la mort. Ils verseraient des larmes en voyant le mausolée de Cortès et cette vue, en leur rappelant leurs malheurs passés, redoublerait en eux le plaisir et la joie de s'en voir délivrés. L'Américaine basanée, le visage peint de diverses couleurs, se mêlerait dans nos promenades à nos Françaises vives, élégantes et chargées d'atours; ce contraste piquant nous réjouirait la vue; elle puiserait dans nos cercles et remporterait dans son pays la politesse,

158 Fol. 217.

159 Manuscrit n. 7, fol. 193.

160 Fol. 218.

160 Fol. 218.

l'urbanité et le bon goût, heureuse si elle n'y puisait pas en même temps l'égoïsme, la hauteur, l'amour des bagatelles et d'une fade galanterie qui dépare quelquefois chez nous les grâces aimables de ce sexe enchanteur»¹⁶¹.

Nos auteurs s'accordent pour reconnaître qu'à rendre libre le commerce, l'Europe ne s'épuisera plus en guerres coûteuses et sanglantes pour défendre de lointaines possessions. S'adressant plus précisément à l'Espagne l'abbé Genty et l'auteur de la *Dissertation* de Lyon l'adjurent de s'ouvrir au commerce européen et international. Le premier insiste sur la nécessité d'abolir les taxes et sur la possibilité de tout un chacun de commercer librement, tant en Espagne que dans les colonies où il faut mettre fin à la tyrannie des gouverneurs locaux: «Peuple de l'Espagne, voulez-vous conserver vos colonies du Nouveau Monde? N'attendez pas qu'elles brisent par les forces les liens de l'enfance où vous les retenez. Ne les enchaînez que par le bonheur»¹⁶², un bonheur qui est le fruit des lumières, un bonheur que les Espagnols commencent à percevoir malgré «les efforts de l'Inquisition pour épaissir les ténèbres... Déjà la philosophie a passé par-delà les monts et les sages de Madrid entendent les voix de ceux de Paris et de Londres: il n'y a plus de Pyrénées»¹⁶³. Moins déclamatoire, l'auteur de la *Dissertation* de Lyon commence par rassurer l'Espagne. Il n'est pas question de rendre la souveraineté aux Incas: «les temps ont changé»; les conseils sont surtout économiques: «Ouvrez tous les ports de la métropole, creusez-en sur vos côtes», laissez aborder les navires de toutes nationalités, aplanissez les Pyrénées pour recevoir des marchandises et faites cesser les tarifs douaniers prohibitifs. Il faut également accorder à des conditions avantageuses la libre exploitation de leurs mines aux Mexicains et aux Péruviens et promulguer des lois «impartiales entre l'indigène de l'Amérique et l'originaire de Castille». Se référant sans doute à saint Paul notre auteur affirme que les indigènes comme les Espagnols «aimeront tous un culte dont la morale ordonne aux maîtres de bien traiter leurs serviteurs et aux serviteurs d'aimer leurs maîtres»¹⁶⁴. Voilà bien un modèle d'«avarice éclairée»¹⁶⁵.

On le voit, l'ensemble des textes que nous avons examinés propose, pour réparer les maux entraînés par la découverte de l'Amérique, l'abolition de la traite, l'affranchissement prudent des esclaves nègres, l'émancipation des Indiens, l'autonomie économique et parfois l'indépendance politique des colonies que l'on espère associer aux métropoles par une sorte de Commonwealth avant la lettre, permettant un vaste mouvement commercial destiné à assurer le bonheur des deux continents.

C'est donc un peu hâtivement que Paul Hazard confine le mouvement physiocrate dans la seule apologie de la terre et lui assigne son terme avec la chute de Turgot en 1776¹⁶⁶. Certes l'agriculture a les fa-

161 Ibid., fol. 221-221v.

162 Op. cit., p. 349.

163 Ibid., pp. 346-347.

164 Op. cit., p. 99.

165 L'expression est de l'auteur du *Mémoire de 1792*, op. cit., p. 8.

166 *La pensée européenne au XVIIIème siècle de Montesquieu à Lessing* (Paris 1963) p. 367 et 368. Selon Paul Hazard «... la terre, et la terre seule possédait une

veurs de la plupart des manuscrits du concours de Lyon mais le commerce n'y est pas absent et il a une place prépondérante dans les textes imprimés. L'ensemble de ces documents manifeste à l'évidence une inspiration physiocrate, à preuve la dénonciation unanime des monopoles dans tous les écrits du concours comme dans ceux des physiocrates¹⁶⁷. Comme les travaux de G. Weulersse l'ont parfaitement montré, l'idéologie des physiocrates se perpétue jusqu'en 1792¹⁶⁸ et elle porte une attention toute spéciale au négoce puisque le principe du libre échange est l'idée directrice de cette doctrine en 1787, doctrine qui chante les vertus du commerce intérieur et extérieur émancipé de toute entrave¹⁶⁹. C'est sur ces considérations que se fonde le réalisme froid de Chastellux qui replace les atrocités commises par ceux qu'il nomme lui-même les «coupables conquérants» dans l'histoire des hommes, mais il rappelle que point n'était besoin aux Européens de traverser les mers pour apprendre le goût du meurtre, de la violence et de la rapine. Il ne se fait aucune illusion sur la nature humaine qu'il tient pour mauvaise, tout comme l'auteur de la *Dissertation* de Lyon qui affirme que la guerre est pour l'homme une «manière d'être»¹⁷⁰. N'est-ce pas toujours au temps de la découverte, remarque Chastellux, que l'on persécutait les Maures et les juifs en Espagne, que l'Italie était désolée par des tyrans domestiques et que le despotisme et l'intolérance maintenaient sous un joug de fer les Germains? Une fois ce constat établi, il tire des conclusions radicalement opposées à celles des manuscrits moralisateurs déposés à l'Académie de Lyon. La question proposée par celui-ci peut se lire sous la plume de Chastellux en des termes qui évacuent toute dimension morale: «le commerce est-il favorable ou contraire à la prospérité des nations?». En l'absence de commerce, des jouissances, des plaisirs, des voluptés du luxe qu'il procure, il n'y a pas de véritable société car l'homme puissant est «le plus vil et le plus abject des tyrans s'il est sans goût, sans désirs, sans luxe». Grand possesseur féodal il accapare et détient de façon égoïste et violente tout ce que sa force lui permet

vertu productrice... la puissance qui multipliait ses richesses était l'agriculture. La prospérité du monde venait de la propriété foncière ... Turgot... fut disgracié le 12 mai 1776 et la physiocratie, bien qu'il ne s'identifiât pas entièrement avec elle, fut ruinée par sa chute».

167 «A la question de savoir si l'Etat physiocrate doit posséder des colonies, la réponse est non si c'est pour les exploiter par le *pacte colonial* car «le monopole des négociants nationaux coloniaux est au préjudice à la fois des propriétaires de la nation et de ceux des colonies» des premiers surtout puisqu'ils «font la plus grande partie des frais par les impôts qu'ils payent à raison des dépenses de marine» ...» in G. Weulersse, *La physiocratie sous les ministères de Turgot et de Necker, 1774-1781*, p. 120. G. Weulersse cite Boesnier de L'Orme, *De l'esprit du gouvernement économique* (1775) p. 287 et 289.

168 Voir vol. 4, *La physiocratie à l'aube de la Révolution, 1781-1792* (Paris 1985).

169 Ibid., p. 186. «Toute nation, écrit Vergennes, doit tendre nécessairement vers sa plus grande prospérité, mais cette prospérité ne saurait être exclusive, car elle deviendrait bientôt nulle. On ne s'enrichit pas avec des nations absolument pauvres... le champ de l'industrie est d'ailleurs si vaste qu'il y a à moissonner pour tout le monde... Ces principes sont déjà consacrés dans nos arrangements faits avec l'Amérique septentrionale». Calonne, pour sa part, s'exprime ainsi: «Le principe d'une entière liberté de commerce est dicté par la justice» (ibid.).

170 Op. cit., p. 41.

d'acquérir. Mais que ce puissant devienne «sensuel», qu'il devienne un consommateur, alors il cessera d'amasser les productions du sol, les échangera contre des denrées coloniales, satisfaisant des appétits qui animent et le commerce et l'industrie¹⁷¹. Et Chastellux apostrophe les moralistes sévères qui réprovent l'inégalité des fortunes que suscitent et le commerce et le luxe: «Accoûtumez-vous à cette inégalité des fortunes dont vous gémissiez. Ne la considérez plus comme une infirmité du corps politique mais comme un de ces maux inévitables auxquels expose l'activité de la nature et la vigueur de la constitution»¹⁷².

En cette époque où s'ébauchent les concepts de l'économie moderne il convient de souligner cette image physiologique qui veut rendre compte de l'importance du capital défini par «tout ce que le travail apporte à l'homme au-delà du nécessaire» et qui s'investit dans le commerce et la circulation des marchandises. Celui-ci implique bien évidemment la propriété privée dont le libre usage conduit à la formation de ce même capital. Plaisirs, jouissances et luxe assurés par le commerce, loin de constituer l'inégalité fondée sur la puissance du tyran armé, ont des effets bénéfiques et éradiquent la guerre en substituant à l'équilibre du pouvoir de quelques-uns celui de la richesse d'un plus grand nombre. Ainsi «le commerce restitue en quelque sorte l'équilibre de la société, rétabli par la circulation et l'activité dans tous les membres du corps politique»¹⁷³ tant il est vrai que Chastellux tient l'agriculture, l'industrie et le commerce comme les ennemis du despotisme et de l'intolérance. Il n'est plus du tout question ici de la médiocrité comme remède universel et surtout pas d'une modération des appétits car on prend le contre-pied d'Aristote¹⁷⁴ et de toute la tradition chrétienne qui en découle. Non, les plus grands crimes ne viennent pas de nos désirs pour les objets qui excèdent nos nécessités vitales; ils ont leur origine dans la violence qui ne se satisfait que de l'accaparement brutal. En insistant sur l'importance de la propriété source du capital, lui-même origine des échanges commerciaux, Chastellux, avec les physiocrates, s'engage dans un combat contre le communisme des biens que proposait l'abbé Mably qui confond la politique et la morale et qui tient l'inégalité comme la cause de tous les maux¹⁷⁵ ou celui de Dom Deschamps qui pousse le principe de la communauté aussi loin que possible en y incluant celle des femmes.

L'auteur de la *Dissertation* de Lyon, très proche de Chastellux, va encore plus loin dans l'apologie du luxe et s'en prend aux censeurs

171 Ici Chastellux partage les vues de l'abbé Raynal qui insiste toujours sur l'antibellicisme qu'engendre l'industrie: «L'or et l'argent ne corrompent que les âmes oisives qui jouissent des délices du luxe... mais ces métaux occupent les bras et les doigts du peuple... Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain, du moins, n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt...», édition de 1774, t. VII, pp. 170 et 214.

172 Op. cit., p. 9.

173 Ibid., p. 14. Comment ne pas voir une réminiscence de Hobbes qui utilise une même image pour montrer que «la monnaie est le sang de la république» (*Leviathan*, éd. F. Tricot, Paris 1971, chap. XXIII, pp. 267-268).

174 *Politique* II, 7.

175 *De la législation ou des principes des lois* (Amsterdam 1776).

niais, amoureux d'un passé qu'ils opposent au monde moderne avec des arguments «d'anciens habitants des petites républiques de Grèce et de l'antique Italie». «Que le rhéteur, détracteur des grandes villes et du luxe, jette les yeux sur l'état actuel de l'Europe et sur ce qu'elle était il y a quelques siècles pour les lois, la police, le bonheur enfin... qu'il compare les Français aux Francs, les Italiens aux Lombards, les Allemands aux Germains... L'homme, né méchant, craint de le paraître aux yeux de la multitude qui l'environne et l'observe... Ce luxe si décrié maintient peut-être plus les moeurs qu'il ne les altère...»¹⁷⁶. Dans les grandes villes se rassemblent les arts, se concentre le commerce, indispensables au laboureur qui, sans eux, n'aurait aucun débouché pour ses productions. Comme nous sommes loin des réflexions touchantes de Meude-Monpas qui écrit de façon liminaire: «Les richesses toujours ont causé nos malheurs. Persuadé de cette vérité la question [de l'abbé Raynal] cesse d'être problématique pour moi». Cet auteur qui est le chantre du repliement économique et politique est moins émouvant lorsqu'il met au passif de la découverte de l'Amérique «l'insubordination des insurgens qui a secoué le joug du pouvoir souverain»¹⁷⁷. En revanche les deux derniers textes que nous avons examinés, celui de Chastellux et la *Dissertation* de Lyon célèbrent avec une émotion inconditionnelle la découverte de l'Amérique puisque c'est l'Être suprême qui a fait sortir celle-ci du sein de l'océan «pour multiplier les signes de la richesse»¹⁷⁸. Tous les textes ne sont pas aussi utilitaires et même Chastellux fait état d'une dimension morale et politique —une fois n'est pas coutume— qu'il convient de signaler: «O patrie des Franklin, des Washington... qui pourrait désirer que tu n'eusses pas existé!»¹⁷⁹. La découverte de l'Amérique a non seulement contribué aux progrès de la raison sur le plan scientifique mais elle a également permis de percevoir les abus du fanatisme religieux puisque c'est au nom de l'Être suprême que l'on vit des hommes tourmentés et massacrés et «les monceaux de cadavres furent des monuments des crimes religieux et des titres en faveur de la raison contre l'abus de l'intervention de la divinité dans les affaires humaines»¹⁸⁰. Pour nombre de nos auteurs la Révolution des Anglo-américains est toute chargée d'espérance, même si l'on affirme que la réparation des dommages causés à l'Amérique passe par l'action des monarques éclairés. Les manuscrits déposés à Lyon sont représentatifs de l'académisme analysé par Daniel Roche comme étant «la manifestation idéologique de l'absolutisme éclairé pour édifier un ordre social nouveau, pour aménager la vieille société des Etats»¹⁸¹. Espérance sans doute mais aussi inquiétude car Mandrillon se demande si le Nouveau Monde, jadis notre esclave, en grande partie peuplé d'immigrants, ne viendra pas nous donner à son tour des fers grâce à sa puissance et à son industrie¹⁸². Sous forme interrogative l'auteur du

176 Pages 72-73.

177 Manuscrit n. 2, fol. 105-105v.

178 *Dissertation* de Lyon, op. cit., p. 122.

179 Op. cit., p. 68.

180 *Mémoire de 1792*, op. cit., p. 53.

181 Op. cit., p. 391.

182 Op. cit., p. 87.

manuscrit n° 13 nous fait part de semblables préoccupations et laisse à la sagesse divine le soin de répondre tandis que celui du manuscrit n° 9, attentif à l'ascension et au déclin des empires, souhaite que l'Amérique, pays jeune, se développe heureusement. D'autres auteurs, saluant la liberté naissante des Anglo-américains, voient dans leur république un havre généreux pour la vertu persécutée par le despotisme en Europe¹⁸³.

Le manuscrit n° 11 salue avec effusion la prospérité de l'Amérique qu'il tient pour indispensable à celle du genre humain: «Et vous, républiques naissantes, formées sur l'une des extrémités de ce continent nouveau, et dont l'affranchissement, devenu le prix de vos vertus, de vos lumières et de votre courage, semble plus propre à accélérer les progrès de la prospérité de l'Amérique, vous aussi en qui le genre humain espère davantage aujourd'hui, ne trompez pas son attente»¹⁸⁴. Puisse donc l'Europe éclairée par cet exemple unir son destin à celui de l'Amérique pour le plus grand bonheur des deux continents, souhaite l'auteur du manuscrit n° 1¹⁸⁵. Ainsi, peut-être aujourd'hui accomplirait-il ce qu'hier n'a pas su faire: «L'Europe et l'Amérique, en sortant l'une de l'enfance et l'autre de la barbarie se seraient prêté un mutuel secours et seraient montées ensemble au comble de la puissance et du bonheur»¹⁸⁶. Mais en 1783, le prix du bonheur n'est-il pas bien trop élevé? Les avantages comparés aux préjudices valent-ils la vie d'un seul homme demande l'abbé Raynal?¹⁸⁷. Les hommes ne sont-ils pas «redevables d'un plus grand nombre de Lumières à des causes qui qui font rougir l'humanité, s'interroge Mandrillon? Chastellux s'oppose aux imbéciles destructeurs du monde moderne qui s'épuisent dans la vaine recherche d'une prospérité sans remords. Sa réflexion est bien différente des autres car il porte plus avant encore, et sur le terrain politique, les audaces de Mandeville¹⁸⁸ qui répondait par avance aux récriminations d'une vertu que celui-ci tient pour non éclairée¹⁸⁹.

183 Manuscrit n. 7, fol. 196. Même idée dans le manuscrit n. 10, fol. 33 et dans Chastellux, op. cit., p. 62.

184 Fol. 284.

185 Fol. 71.

186 Abbé Genty, op. cit., p. 211.

187 Op. cit., édition de Genève, 1780, t. X, p. 470. Cette question est reprise servilement par le manuscrit n. 4, fol. 90.

188 Bernard Mandeville, *La fable des abeilles*, trad. L. et P. Carrive (Vrin, Paris 1985).

189 En effet Mandeville écrit, à propos de l'effémination que produirait le luxe: «Ceux qui ont si peur que le luxe rende les gens énervés et efféminés auraient pu voir en Flandre et en Espagne des petits maîtres brodés sur toutes les coutures, et des perruques poudrées tenir aussi bien sous le feu et marcher au canon avec autant d'insouciance que les plus crasseux et les plus nauséabonds...». Quant à l'exemple de la frugalité si souvent avancé au XVIII^e siècle, Mandeville rétorque avec finesse: «Libre aux Hollandais d'attribuer leur actuelle grandeur à la vertu et à la frugalité de leurs ancêtres; mais ce qui a élevé ce misérable bout de terrain à un rang aussi considérable parmi les principales puissances d'Europe, c'est la sagesse politique qu'ils ont eue de tout subordonner au négoce et à la navigation, c'est la liberté de conscience illimitée qui règne chez eux, et c'est le soin inlassable qu'ils ont pris de toujours mettre en oeuvre les moyens les plus efficaces pour encourager et accroître le commerce en général» (pp. 144-145).

Que les Européens s'apaisent. Les principes économiques sont en accord avec les injonctions éthiques ainsi résumées par Mirabeau: «Indépendamment de toute société le devoir naturel de l'homme est de vivre et d'être heureux... Notre morale doit être toute économique»¹⁹⁰. Mais à être strictement économique et libérale, en associant si étroitement argent, bonheur et liberté, cette morale peut cacher, voire susciter l'oppression économique d'une bourgeoisie montante que l'ironie de Grimm ne manque pas de souligner: «Que répondriez-vous au pauvre journalier qui vous dirait: vous prétendez que je suis libre. Et en quoi consiste donc ma liberté, si je n'ai pas celle de vivre? Je travaille, et j'é meurs de faim»¹⁹¹. La question n'est pas obsolète et les pièces du dossier que nous avons rassemblé montrent à l'évidence les contradictions du monde contemporain qui prennent véritablement naissance à cette époque. En effet ne tente-t-on pas de faire vivre en même logis le cosmopolitisme et le patriotisme, la raison et l'esprit des croisades, les Lumières et l'esclavage qui atteint son apogée en 1792, le bon sauvage et les fers de la servitude, la civilisation et la vertu? Ne vaut-il pas mieux disposer de moins d'argent, vivre de l'agriculture, sans luxe comme les paysans du Haut Valais que Rousseau nous offre comme modèle¹⁹²?

Dès le début du siècle Mandeville, dans sa *Fable des abeilles*, propose que l'on mette fin à l'incohérence et aux contradictions en sommant l'Europe de choisir entre deux types de société. Une société frugale et honnête, sans accroissement démographique, repliée sur elle-même, qui n'éveillerait aucun désir mais ne perfectionnerait aucune intelligence ou bien une société riche, attirant les trésors de l'univers et ses inséparables compagnons: la cupidité, le luxe, la malhonnêteté. «A mesure que l'homme avance en connaissances et en politesse il faut s'attendre à voir ses désirs augmenter, ses appétits se raffiner et ses vices croître»¹⁹³.

La question posée par le concours est toujours la nôtre et le débat suscité par l'abbé Raynal dans ses prolongements moraux, politiques et économiques n'est nullement clos. A la lecture des textes examinés nous voyons s'affronter des idéologies modernes qui prennent naissance en un siècle qui attendait tout du «perfectionnement de la raison universelle» qu'il a bien fallu transformer en une fin idéale faute de voir les fruits de ses promesses.

HENRY MÉCHOULAN

190 Cité par G. Weulersse, *ibid.* vol. 3, p. 332.

191 *Ibid.*, p. 214.

192 *La Nouvelle Héloïse*, première partie, lettre XXIII, in *Oeuvres complètes* (Paris 1856) p. 168.

193 *Op. cit.*, p. 144.